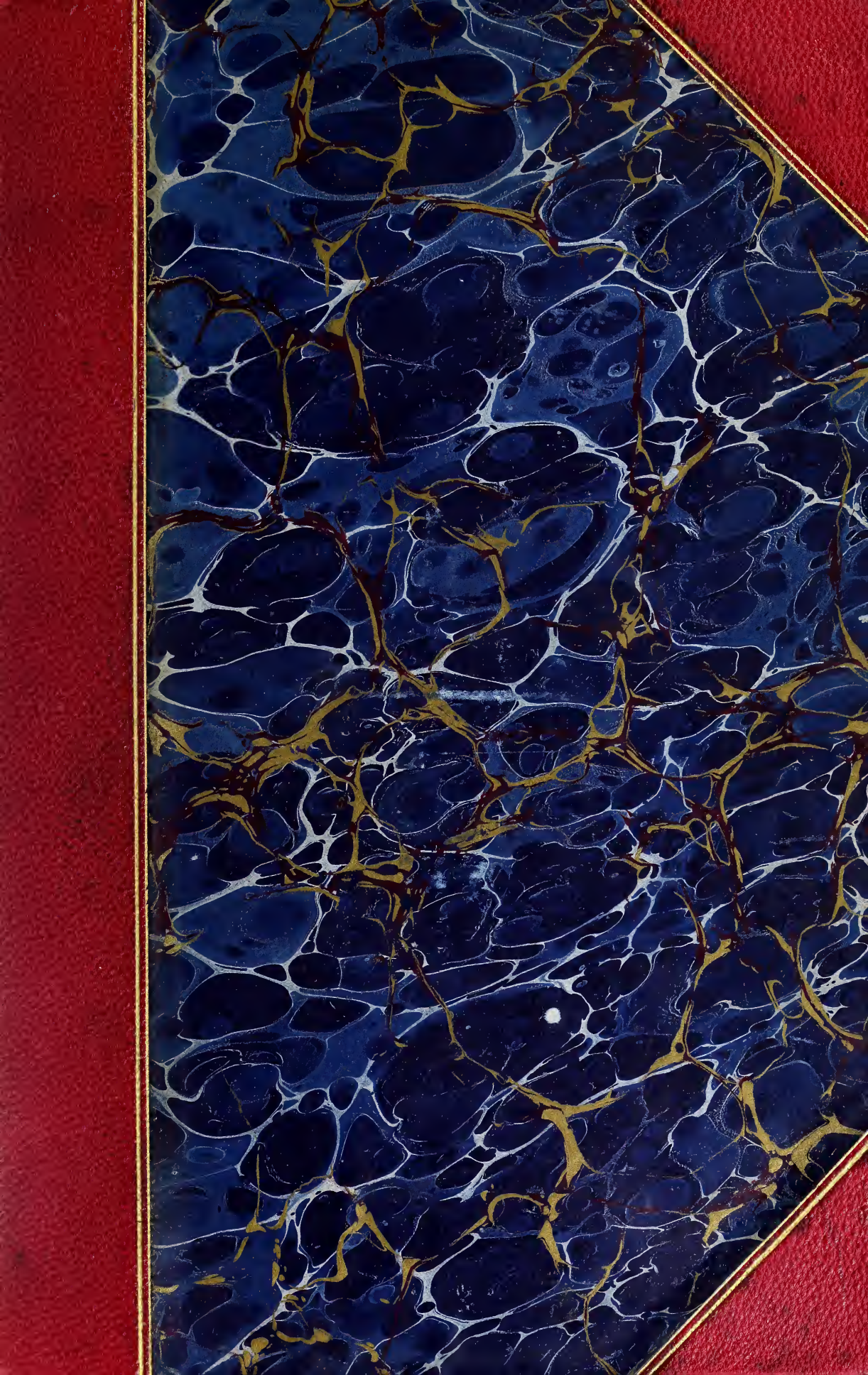
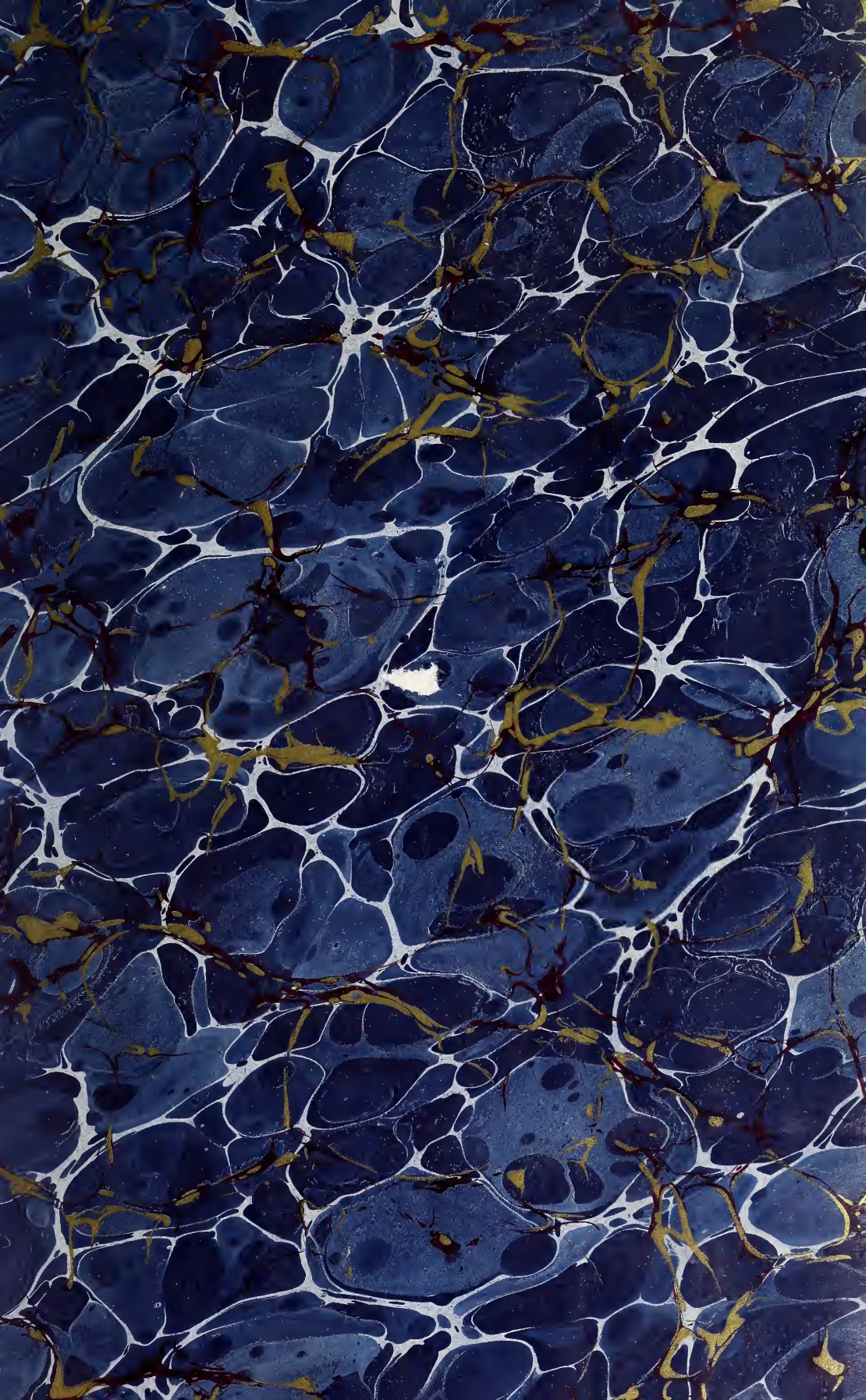


O . broin

James O'Byrne.



00444

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/cathedraledamien00jour

LES STALLES

ET

LES CLOTURES DU CHŒUR

Amiens. — Imp. ALFRED CARON FILS.

CATHÉDRALE D'AMIENS

LES

STALLES

ET LES

CLOTURES DU CHŒUR

PAR

MM. LES CHANOINES JOURDAIN ET DUVAL

DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

AVEC 18 PLANCHES LITHOGRAPHIÉES

AMIENS

VEUVE ALFRED CARON, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1867

Amiens, le 24 Mai 1867.

La description des Stalles de la Cathédrale d'Amiens, publiée en 1844 dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie,* avait été tirée à part à un assez petit nombre d'exemplaires. L'édition est épuisée depuis longtemps. On nous en a demandé une nouvelle, principalement destinée à faciliter les études de ceux qui visitent le monument, et à raviver les souvenirs de ceux qui l'ont visité : voici cette édition. On ne doit pas y chercher les développements étendus que nous avons donnés aux descriptions et aux explications dans notre premier travail ; mais on les regrettera peu, sans doute, maintenant que la science archéologique est plus avancée, et qu'il n'est presque pas de lecteur qui ne soit en état de se suffire à lui-même, sur une

simple indication. Nous sommes convaincus qu'on nous saura gré de nous être bornés cette fois-ci à une sorte de nomenclature des sujets. Comme, d'ailleurs, cet inventaire est complet, le volume est encore passablement fort : preuve nouvelle des richesses archéologiques que renferme ce meuble incomparable, puisque, réduite aux simples proportions d'une table de matières, la description abrégée que nous donnons peut encore être appelée un ouvrage.

Ce que nous faisons pour LES STALLES, nous saisissons l'occasion de le faire pour une autre de nos publications : LES CLOTURES DU CHŒUR ; nous espérons le faire bientôt aussi pour le reste des légendes peintes ou sculptées de l'intérieur de l'église, pour tous les grands portails extérieurs, pour les vitraux, pour les tombeaux, pour les autels. Et c'est dans cette pensée que nous plaçons dès aujourd'hui ce que nous allons dire des stalles et des clôtures du chœur sous ce titre général : CATHÉDRALE D'AMIENS.

LES

STALLES

LES

STALLES DU CHŒUR

DE LA

CATHÉDRALE D'AMIENS

I

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Le genre de siége auquel on donne le nom de stalle ne paraît pas remonter au delà de la fin du XIe siècle. Il a été imaginé pour faciliter aux clercs qui chantent l'office le moyen d'observer avec moins de fatigue l'ordre, établi dès l'origine, de prier debout, la banquette de la stalle pouvant se relever à volonté, et présentant alors une petite console ou sellette sur laquelle on peut s'asseoir tout en gardant une position presque verticale. Le nom de miséricorde donné à cette sellette proclame, avec de nombreux documents historiques, que c'est en vue d'adoucir une règle trop pénible que l'on a inventé le mécanisme ingénieux de la stalle. La stalle primitive ne se compose que de trois parois, l'une au fond, les autres de chaque côté, qui en for-

ment le coffre et renferment le siége à double fin ; mais lorsque la fréquence et la longueur des cérémonies religieuses, et notamment la célébration des offices nocturnes, firent sentir au clergé, malgré l'usage des vêtements fourrés, le besoin de se prémunir contre l'humidité de la pierre, la fraîcheur de la nuit, les impressions du vent, et que, pour cela, ils ceignirent le pourpris du chœur de clôtures élevées, les stalles se complétèrent par des lambris appliqués à ces clôtures, et ces lambris par des couronnements ou dais pyramidaux où l'art put déployer sur un vaste champ toutes ses magnificences.

L'exemple donné par plusieurs églises voisines à la fin du XVe siècle, Rouen, Beauvais, St-Riquier, etc., piqua d'émulation le Chapitre de la cathédrale d'Amiens. La réalisation de quelques économies, jointe à l'espoir du concours individuel de chacun de ses membres, suffit pour lui donner la confiance d'entreprendre la reconstruction des chaires du chœur, œuvre immense et presque téméraire si l'on réfléchit que, dans la pensée de tous, il ne s'agissait de rien moins que d'assurer à la nouvelle boiserie, sur celle des autres églises, la prééminence dont se vantait à bon droit la basilique elle-même en présence de ses illustres rivales.

Arnoul Boulin, maître menuisier d'Amiens, sollicita l'entreprise et l'obtint dans les premiers mois de l'année 1508. Un devis fut dressé, et un traité passé avec lui pour la construction de cent vingt stalles avec sujets historiés, hauts-dossiers, couronnements et dais pyramidaux. Il fut convenu

que le principal entrepreneur gagnerait par jour sept sols tournois, y compris son garçon apprenti, et pour la conduite entière de l'ouvrage douze écus par an à vingt-quatre sols par écu. Le salaire des simples ouvriers ne devait être que de « trois sols » par jour. Quant aux sculptures et histoires des sellettes, le marché en fut fait à part avec Antoine Avernier, « tailleur d'imaiges », demeurant à Amiens, moyennant trente-deux sols la pièce. La plus grande partie du bois fut tirée de la forêt de Neuville-en-Hez près Clermont-en-Beauvoisis, à peu de distance d'Amiens. On fit venir le surplus de Hollande par St-Valery et Abbeville, spécialement pour servir aux bas-reliefs. Le Chapitre commit pour diriger et surveiller le travail quatre de ses membres, Jean Dumas, Jean Fabus, Pierre Vuaille et Jean Lenglaché. Il n'est pas douteux qu'en même temps que leur vigilance assura la bonne exécution de la partie purement matérielle de l'entreprise, leur science, leur discernement et leur sagesse en réglèrent la partie morale, déterminant le choix des scènes bibliques, leur composition, leur ordonnance, leur emplacement plus convenable, initiant les travailleurs au sens véritable et plus élevé de la Bible ou des légendes, et portant quelquefois le simple savoir-faire de l'ouvrier jusqu'à la hauteur du génie et de la pensée mystique de l'exégète et du théologien.

On se mit à l'œuvre le 3 juillet 1508, le lendemain de la fête de la Visitation, dans la grande salle de l'évêché qui devait servir d'atelier pendant toute la durée des travaux. Un ouvrier bien inspiré a inscrit cette date précieuse —

1508 — entre la 89e et la 90e stalle, de chaque côté de l'appui ou parclose. Envisagée de plus près, l'entreprise ne tarda pas à s'agrandir au delà de ce qu'on avait pressenti, et dans la crainte sans doute qu'elle n'excédât les forces d'un seul maître d'ouvrage, Alexandre Huet, menuisier d'Amiens, fut associé dès l'année suivante, 10 septembre 1509, au premier entrepreneur, aux mêmes conditions que lui tant par jour que par an. Le travail fut aussitôt réparti entre les deux maîtres. Alexandre Huet dut s'occuper des chaires du côté droit de l'église, Arnoul Boulin de celles du côté gauche. Le 5 novembre de la même année, Arnoul Boulin partit pour Beauvais et St-Riquier, afin d'y voir les chaires de ces églises. Deux ans après, au mois de juillet 1511, Alexandre Huet et Arnoul Boulin se rendirent à Rouen pour étudier les chaires de la cathédrale, comme on l'avait fait à Beauvais et à St-Riquier. Dans l'intervalle de ces deux importantes missions, le Chapitre voulut avoir l avis de deux religieux cordeliers d'Abbeville experts et renommés dans l'art de travailler le bois. Il les fit venir à Amiens au mois d'octobre 1510 et leur paya pour la consultation, y compris le voyage, « vingt sols ».

C'est postérieurement à cette époque, c'est-à-dire au mois de décembre 1516, que l'on voit paraître dans les « comptes » le nom de Jehan Trupin, « simple ouvrier travaillant sous les maîtres aux gages de trois sols par jour », disent nos chroniques, mais certainement ouvrier tailleur d'images, et non huchier ou bahutier, car c'est, à n'en pas douter, son véritable portrait qui forme l'accoudoir de la

stalle 85, au-dessus duquel on lit : JHAN TRUPIN (Pl. XV, fig. 3). Le nom du même ouvrier est reproduit sous l'appui de la 92e stalle, accompagné d'un souhait auquel nous nous associons de bon cœur : JAN TRUPIN DIEU TE POURVOIE.

L'œuvre fut achevée le 10 février 1519, d'après plusieurs de nos chroniqueurs ; mais la date de 1521 que porte la balustrade qui termine les stalles, à gauche, du côté du sanctuaire, et la même date « Mylle Vc et XXI le deuxe. jour de may » que nous avons vue gravée avec la pointe d'un outil sur le mur de clôture du côté où s'élèvent les lambris des hauts-dossiers, ne permet pas de douter que, comme l'affirme un autre chroniqueur, les chaires n'aient été complétement installées dans le chœur qu'à la St-Jean 1522. A Rouen les stalles ne furent terminées qu'en 1469, quoique les maçons aient commencé à les asseoir le 8 avril 1467.

Pierre Vuaille et Robert Langlez, notaires du Chapitre, avaient été chargés de faire la recette et la dépense des deniers. L'œuvre achevée, ils présentèrent leurs comptes au Chapitre, qui nomma pour les recevoir quatre de ses membres, Antoine de Rocourt, Jean Fabry, Jean Faverin et Baudouin de Lagrenée. On trouva que la totalité de la dépense était de 9488 livres 11 sols 3 deniers oboles. Les dons particuliers de plusieurs chanoines s'étant élevés à la somme de 1411 livres 10 sols, le surplus montant à à 8077 l. 1 s. 3 d. avait été fourni par les offices de la fabrique et des marances, c'est-à-dire des deniers communs du Chapitre.

Un chroniqueur (*Chapitres généraux*, manuscrit de la

Bibliothèque d'Amiens) porte la dépense à 11,230 l. 5 s., mais il comprend dans cette somme le prix de la clôture qui sépare le chœur du sanctuaire, et des lutrins des chantres, tant des côtés que du milieu du chœur, qui furent exécutés en même temps que les formes.

Moins de cent ans après, la nuit du 16 mai 1615, peu s'en fallut que l'œuvre entière ne devînt la proie des flammes par l'imprudence d'un gardien qui couchait alors pour la sûreté de l'église dans un réduit pratiqué à l'extrémité des stalles dans l'épaisseur du mur de clôture, au dessus de la porte collatérale du chœur, et dont la lumière, qu'il avait oublié d'éteindre, mit le feu à la boiserie qui était contiguë. Heureusement, l'alarme fut donnée à temps ; on accourut de tous côtés, et le feu fut éteint avec promptitude. On rajusta, comme on put, la pyramide St-Michel qui avait été atteinte, et qui porte encore aujourd'hui des traces visibles de l'action de la flamme.

En 1642, Mgr de Caumartin eut l'idée de supprimer la parclose entre la 83e et la 84e stalle pour faciliter sur l'emplacement des deux stalles l'élévation d'une large chaire épiscopale. Le Chapitre s'y opposa en vain, mais le successeur de Mgr de Caumartin fit rétablir en son premier état la stalle mutilée.

Le XVIIIe siècle réservait à nos stalles une plus rude épreuve. Il avait sacrifié le jubé pour dégager l'entrée principale du chœur ; il devait, pour compléter ce dessein, faire tomber à la suite toutes les stalles en retour d'équerre qui

s'adossaient au jubé. Il recula toutefois devant un acte de vandalisme aussi criant, et deux stalles seulement de chaque côté furent extraites de chacune des deux lignes des stalles hautes et des stalles basses. Les stalles maîtresses avec leurs dais pyramidaux furent assez habilement resoudées à la tête de la ligne.

La suppression de deux basses stalles avait eu lieu précédemment à l'autre extrémité du côté du sanctuaire, pour donner accès aux stalles hautes par un escalier en face, au lieu de celui qui montait à l'extrémité vis-à-vis le palier des stalles hautes.

Le nombre des stalles se trouve ainsi réduit à 110, savoir : 31 stalles hautes et 24 stalles basses, soit 55 du côté droit, et autant du côté gauche.

Pendant la Révolution, les fleurs de lys semées avec profusion sur les hauts-dossiers ne trouvèrent pas grâce devant les hommes qui déshéritaient du diadème la race antique des rois, et Dieu lui-même de ses autels et de ses temples. Un habile ciseau les fit revivre au retour de temps meilleurs, mais douze ans plus tard, en 1831, prises de nouveau par d'aveugles préjugés pour des emblêmes politiques, elles furent encore une fois rasées.

Plusieurs groupes de statuettes, qui garnissaient les niches élégamment pratiquées le long des cadres d'assemblage des pyramides, ont disparu. Le bruit s'est accrédité qu'on les a volés une nuit de mars 1839, pendant la semaine où l'on faisait des préparatifs pour l'inhumation de Mgr de Chabons, évêque démissionnaire d'Amiens.

En 1851, le Chapitre consentit, sur la proposition de l'Évêque d'Amiens, à l'établissement d'un orgue de chœur, à la condition que les stalles n'auraient rien à souffrir de l'installation soit du buffet, soit du clavier. Le buffet trouva place en dehors du chœur dans l'épaisseur du mur de clôture entièrement nu en cet endroit, mais on eut à regretter la large entaille faite à l'appui supérieur des stalles basses pour l'établissement du clavier.

A côté des dégradations qui viennent d'être signalées, un œil attentif pourrait en découvrir plusieurs autres de moindre importance, principalement dans les ornements qui rampent sur les ogives des hauts-dossiers et des dais; quelques personnages appartenant aux parties historiées ont aussi reçu des blessures plus ou moins graves; on remarque sur un grand nombre d'appuis des traces de l'action de la flamme dues à la mauvaise habitude des chanoines de l'ancien Chapitre de s'éclairer avec des chandelles posées sur la boiserie et usées jusqu'à extinction: mais ces dégradations sont peu sensibles dans l'ensemble bien conservé de la sculpture décorative, et la multitude des statues qui, sur tous les points de l'œuvre, se lèvent intactes et pleines de vie. Le temps lui-même, cet impitoyable ravageur des monuments, a respecté notre bois au delà de tout ce qu'il est permis de souhaiter, et c'est à peine si, dans quelques coins obscurs plus rapprochés du sol, la dent des vers est parvenue à le piquer.

II

DESCRIPTION GÉNÉRALE

Le style ogival, dit flamboyant, jetait ses dernières lueurs au commencement du XVIe siècle, et nos stalles peuvent être considérées comme le bouquet d'artifice de cette brillante expansion de l'art de bâtir. Elles offrent donc les principaux caractères de ce style, sa prédilection pour les lignes verticales, ses formes prismatiques, curvilignes, concaves avec arêtes saillantes se pénétrant et reparaissant toujours, ses membres d'architecture montant de la base au sommet à travers tous les obstacles, ses surfaces divisées par une quantité innombrable de nerfs saillants, de compartiments découpés, la suppression des chapiteaux, la profusion des détails, l'imitation fantastique de la flore poussée jusqu'aux dernières limites. Mais il n'est pas douteux pour quiconque voudra bien étudier notre boiserie, ou simplement la regar-

der avec attention, que le bon goût de ses auteurs n'ait lutté, et lutté avec succès, contre les mauvaises tendances d'un art à son déclin. Ainsi les lignes horizontales sont marquées à tous les étages du meuble ; le modelé des fleurs n'a rien d'exagéré ; la richesse de l'ornementation ne fait pas perdre de vue l'ensemble de la bâtisse, mais s'harmonise avec ses lignes essentielles; on évite pour les hauts-dossiers les applications de nervures contournées que leurs larges surfaces semblaient autoriser; la dimension des parties historiées est calculée sur les proportions architecturales. En un mot, si ce n'est plus l'art ogival dans sa pureté, dans sa sobriété élégante, c'est une manière encore pleine de réserve, dont les défauts sont atténués par un goût exquis. Ajoutons que la recherche, la prétention et l'affêterie, qui déplaisent et qui fatiguent dans un édifice, se pardonnent et même se justifient jusqu'à un certain point dans un meuble.

La boiserie du chœur occupe de chaque côté l'espace de deux travées et demie de la grande colonnade de l'édifice, sans compter le retour d'équerre qu'elle décrit à droite et à gauche de la porte principale. La surface de terrain qu'elle recouvre est en totalité de 20^{m} 43^{c} de longueur sur 3^{m} 27^{c} de largeur.

La charpente, ou bâtis, qui la supporte, est disposée en deux étages dont le premier, élevé de 0,16^{c} au-dessus du pavé, reçoit la rangée inférieure des stalles, appelées pour cela stalles basses, et le second de 0,56^{c} soutient la rangée supérieure dite des stalles hautes.

La partie du plancher qui n'est pas occupée par les siéges, forme, dans toute la longueur de l'un et l'autre étage supérieur, une allée large de 0,90 c, et dans chaque étage inférieur un marche-pied parallèle de 0,33c. La disposition de ces paliers est aussi satisfaisante à l'œil que commode pour la circulation du clergé.

Les passages qui interrompent la rangée inférieure en deux endroits, pour donner accès aux étages d'en haut, sont également ménagés avec tant d'art et ornés avec tant de goût que le conducteur de l'œuvre n'a pu que se féliciter de la nécessité où il était de faire ces trouées. Elles consistent en effet en autant d'escaliers de trois marches seulement, encaissés entre deux lambris ou panneaux qu'animent des sculptures que nous aurons à expliquer, et terminés à leur partie supérieure par des rampes sinueuses où la main du vieux chanoine aveugle reconnaît encore les groupes de statuettes en pied qui lui rappellent les traits multipliés de l'histoire sacrée que ses yeux ont longtemps admirés. Les extrémités des stalles basses, du côté de la nef et du côté du sanctuaire, sont aussi enchassées dans de riches panneaux à rampes historiées (Pl. V. VIII. X.).

En retraite de quelques centimètres des stalles hautes, et faisant corps avec elles, s'élève un lambris ou haut-dossier, décoré d'une riche arcature, et, au-dessus, une série continue de magnifiques dais saillants qui protégent les siéges (Pl. I *bis*).

La console qui supporte la miséricorde de la stalle présente, sur une surface de 0,20c de hauteur et 0,30c de

largeur, quatre, huit, douze personnages de 0,16 à 0,18c de grandeur, non compris encore les animaux, maisons, palais, arbres, prairies, troupeaux, ciel, etc. tous accessoires en relief plus ou moins saillant du sujet principal.

La parclose, qui forme la paroi de côté de la stalle, présente vers le milieu de sa hauteur une partie saillante qu'on nomme accoudoir, parce qu'elle est au niveau des coudes de celui qui occupe le siége proprement dit. Les accoudoirs sont autant de personnages, tantôt moraux, tantôt historiques, tantôt grotesques, dont il n'est pas encore temps de parler.

Sur la parclose repose et est emboité l'appui supérieur dont l'extrémité est nommée museau. Sa décoration se compose d'une gorge entre deux filets, et, au dessous, d'une petite frise, modeste retraite où le nom de Jehan Trupin, l'habile entailleur, avec la date de 1508, semble avoir voulu se perdre dans la foule ou longue procession en menu relief d'animaux bizarres, de génies fantasques, de personnages lilliputiens, de sentences et devises sacrées, de fleurs et de feuillages sans nom qui sont tout un monde en miniature. Nous nous arrêterons, chemin faisant, sur les particularités les plus intéressantes.

Enfin l'artiste n'a laissé sans sculptures que les parties du siége où le frottement du corps et des membres eût exposé le travail à une hâtive détérioration ; et il n'y a pas jusqu'aux angles intérieurs du coffre, à l'endroit où ils s'arrondissent et se marient à la courbure que forme l'appui pour s'unir au dossier, sur lesquels son fécond ciseau n'ait marqué son passage en fines arabesques.

La planche II ne donne qu'une idée bien imparfaite de la richesse des hauts-dossiers ; on n'y voit pas le double cordon qui forme la base de l'encadrement : le premier, ruban zigzagué et ressortant d'un large cavet ; le second, torsade végétale qui paraît à peine effleurer de ses tiges courantes et de ses tendrons légers le biseau sur lequel elle repose et avec lequel elle ne forme qu'une même pièce de bois. Le lierre, le chêne, le houx et surtout les plantes filamenteuses dominent dans cette composition qui varie à chaque dossier et dans laquelle se mêlent des sphinx et des griffons. Un simple spécimen n'a pas pu rendre la variété de la riche parure des colonnettes et des arcades flamboyantes engagées d'un quart seulement dans le lambris. Examinez-en les détails, vous trouverez étalée, comme sur la verdoyante échoppe d'une bouquetière, la plus complète collection de fleurs, de fruits et de légumes à tiges rampantes, tels que le pois et le haricot enlacés dans de longs filets de lierre et de ronces, et que visitent, bien entendu, le limaçon parasite et le moineau voleur, de toutes les espèces et de toutes les grandeurs. Les énormes choux frisés, les feuilles d'eau, grasses, épaisses et veloutées, les tiges enroulées de l'acanthe et du chardon désordonné se plaisent de préférence sur les rampants et les pointes élancées des accolades. Ils y sont quelquefois remplacés par des animaux fantastiques, par des génies ailés, par des enfants pressant les outres de leur musette ou jouant avec des lions au milieu des plus capricieux entrelacs (Pl. II.).

Les dais ou couronnements s'accrochent au lambris du

dossier à la hauteur de 2m 60c et forment saillie, comme la stalle, d'un mètre sur le devant. On ne distingue qu'imparfaitement sur la planche I *bis* la petite et sombre voussure à tiercerons et à nervures qui abrite la stalle. On distingue encore moins de petits personnages faisant la plus rude et la plus comique pénitence sous le faix des petites voûtes dont ils portent toute la poussée. La figure 5 de la planche XVI est un échantillon de ces cariatides en miniature. Elles alternent de stalle en stalle avec des bouquets suspendus en nid d'hirondelle. La planche III supplée en partie à la description de la façade ou fronton du dais, et en révèle la splendeur. On dirait un arc-de-triomphe sur lequel on aurait ramassé toutes les richesses des prairies voisines, ou une toile de broderie, partie pleine, partie à jour, dont les détails échappent au récit comme au regard. Là, comme au lambris des hauts-dossiers, une foule d'êtres divers cherchent la vie et le plaisir au sein d'une abondante végétation : le limaçon qui ronge, le papillon qui se parfume, l'oiseau qui chante, l'enfant qui grimpe, le singe qui se suspend et se balance, et jusqu'à un rusé petit chasseur, en casque à longue visière qui couche en joue l'oiseau maraudeur de son potager. Les deux pilastres qui encadrent chaque dais pris à part descendent en culs-de-lampe allongés dans leur partie inférieure, tandis que le haut s'élève en légers clochetons. Le pilier-pendant ou pendentif tombe de 0,36c à partir de la petite voussure du dais, et son premier mérite est sans contredit le groupe de personnages allégoriques qui le termine alternativement avec un bou-

quet de feuillages. Mais, aussi bien que les miséricordes, les accoudoirs, les panneaux et les rampes, ces sujets ont mérité un numéro à part dans la monographie : nous y reviendrons.

Ce n'est pas tout. Si vous voulez aller vous arrêter au milieu du chœur sur ce beau damier de marbre blanc et noir dans lequel se mirent, de part et d'autre, nos deux murailles de bois ravivé par la sculpture, vous pourrez mesurer à l'aise la hauteur des quatre pyramides qui les terminent aux quatre extrémités dans les étages supérieurs. Lorsque du dehors leurs cimes vous ont apparu s'élançant de huit mètres au dessus des murs de clôture et se détachant par leur teinte foncée et leurs mille découpures sur le fond de pierre des colonnes de l'hémicycle (Pl. XVII), vous avez pu les prendre pour des sapins géants oubliés depuis six siècles sur le sol où l'on bâtit l'église. Elles s'élèvent en effet du côté du sanctuaire, aux entrées latérales, à 10^{m} 70^{c} au-dessus du pavé, et, de chaque côté de la porte principale, elles montent jusqu'à la hauteur de 13^{m}. En ne les considérant que superficiellement, on les admire déjà comme un luxe exubérant et presque désordonné de sculpture et de découpures ; mais si on veut les examiner de plus près et avec cet esprit d'analyse que donne la connaissance des principes élémentaires de la construction, on sera étonné de remarquer un ordre et un système admirablement suivis et réalisant cet heureux mélange de solidité, d'élégance et de légéreté qui caractérise les clochers et les flèches les plus renommés de la dernière époque du moyen-âge.

Les différentes pièces qui concourent à former les stalles, les hauts-dossiers, les dais, les pyramides, sont assemblées sans clous ni chevilles au moyen de tenons et de mortaises, et avec tant d'art et de soin qu'elles sont demeurées aussi exactement appliquées les unes aux autres qu'au premier jour, et que les jointures en sont presque imperceptibles.

Les proportions et le luxe des matériaux méritent aussi l'attention. Pour en juger, on n'a qu'à mesurer les cinq ou six pièces de chêne dans lesquelles tous les appuis du dos sont pris en échancrure ; et si on y ajoute les déchets d'équarrissage avec lesquels a été enlevée jusqu'à la plus petite parcelle d'aubier, on comprendra qu'il a fallu des arbres entiers et des arbres de choix pour cette seule partie du meuble. Le bois qui est entré dans la bâtisse des quatre dais pyramidaux n'est pas de moindre importance. Il y a des pièces qui portent à leur base 0,22 c en tous sens et qui s'élèvent d'un seul morceau à la hauteur de 8m 50c.

Le bois a pris, dans les parties inférieures surtout, un ton rembruni qui lui donne le même degré d'intérêt que la patine aux médailles et aux bronzes antiques. Les hauts-dossiers et les dais, moins exposés au frottement, ont conservé une teinte plus mate à laquelle la poussière n'est pas non plus étrangère ; mais cette dégradation naturelle de tons, loin de nuire à l'aspect général de nos antiques trônes, leur donne, ce qui leur sied si bien, on ne sait quel air de vieillards à la tête blanchissante.

Dans un mémoire présenté au Conseil du Roi en 1643,

pour réclamer contre le projet de M. de Caumartin que nous avons signalé plus haut, le Chapitre parle des « chaires » comme étant « les plus belles qu'il y ait dans le royaume ». Si l'on considère les immenses proportions de notre boiserie, la richesse de sa sculpture décorative, le nombre et la valeur de ses parties historiées, nous ne doutons pas qu'on ne soit très-disposé à ratifier le jugement du Chapitre.

La partie historiée des stalles comprend deux séries distinctes contenant ensemble environ quatre cents sujets.

La première série se compose d'une suite de scènes empruntées à l'ancien et au nouveau Testament.

Elle se subdivise en deux parties ; l'une embrasse l'histoire sainte depuis la création jusqu'à Samson et Job ; l'autre, l'histoire de la Sainte-Vierge depuis sa conception dans la pensée divine jusqu'à son couronnement.

Les scènes de l'ancien Testament occupent toutes les miséricordes, toutes les rampes des panneaux du bout des stalles, à l'endroit où la rangée inférieure est interrompue pour donner accès aux stalles supérieures, et une partie des deux stalles-maîtresses.

La vie de la Sainte-Vierge remplit les panneaux du bout des stalles aux extrémités, et à chacun des passages.

Les scènes de l'ancien Testament sont reliées à celles du nouveau par quatre sujets qui dominent l'œuvre entière, au sommet des quatre pyramides.

La deuxième série comprend des sujets pris en dehors

de l'Ecriture et des légendes ; ils sont historiques, allégoriques, moraux, quelquefois tout-à-fait profanes.

Les sujets de cette seconde série forment les accoudoirs et les pendentifs.

L'ordre de notre description nous est imposé par ces divisions et subdivisions si bien tranchées. Le visiteur, pas plus que le lecteur, n'aura de peine à suivre cet ordre au moyen des indications topographiques contenues dans le texte de notre planche première.

III

LES SELLETTES OU MISÉRICORDES

LES RAMPES, LES STALLES-MAITRESSES.

HISTOIRE DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Suivant la disposition adoptée pour le plus grand nombre des chœurs d'église en France, la tête des stalles est à l'entrée du chœur du côté de la nef, et c'est par là que commence à se dérouler notre histoire, en remontant de la nef vers le sanctuaire jusqu'à l'extrémité des stalles hautes, et en descendant du sanctuaire vers la nef à partir des stalles basses jusqu'à l'entrée du chœur.

Les sujets se répartissent entre l'étage intermédiaire des deux pyramides, la base des hauts-dossiers et le coffre des deux stalles-maîtresses, les cent-dix miséricordes des siéges et les douze rampes qui couronnent les panneaux des bouts des stalles basses, à droite et à gauche des passages qui donnent accès dans les stalles hautes.

CÔTÉ DE L'ÉPITRE.

1re stalle. — Paroi extérieure de la pyramide :

La création. — Dieu domine la scène. — L'homme debout, les mains jointes, lève les yeux vers lui. — La femme sort de la poitrine de l'homme qui est à demi-couché et profondément endormi. — Le paradis terrestre est représenté par des arbres chargés de fruits, par des tapis de verdure et quatre plantes de roseaux touffus d'où sortent les quatre fleuves mystérieux qui vont arroser la terre.

Paroi intérieure :

La tentation, la chûte et la promesse, où figurent: l'arbre de la science du bien et du mal; le serpent à tête de femme; Adam et Ève couvrant leur nudité d'une feuille de figuier; Marie foulant aux pieds le serpent. On doit remarquer la différence de type des trois têtes, de la Vierge, d'Ève et du serpent.

Pilier-montant :

Adam condamné au travail moissonne un champ de bled.

Plinthe du haut-dossier :

La mort d'Abel. Frappé à la tête, le juste tombe au milieu de son troupeau; Caïn, encore armé d'une énorme mâchoire d'animal, instrument de son crime, s'enfuit vers ses bœufs.

Rampe de l'appui supérieur de la stalle :

Châtiment de Caïn. — Le coupable, à genoux devant Dieu, écoute la terrible sentence. — Il est tué par Lamech, son petit-fils, qui, presque aveugle, le prend pour une bête fauve, sur l'indication de son guide, et lui décoche une flèche.

Parois de la parclose et miséricorde :

Noë construit l'arche. — Autour de l'arche, hommes, animaux, édifices disparaissent engloutis dans les flots. — Le corbeau envoyé hors de l'arche se repait de cadavres. — La colombe revient vers Noë, portant dans son bec un rameau d'olivier couvert de feuilles. — Sacrifice de Noë au sortir de l'arche. Sem et Japhet sont à genoux comme leur père; Cham est debout, la tête couverte; les victimes paraissent sur l'autel, à demi-consumées.

Rampe du panneau du bout des stalles basses :

Noë plante la vigne. — Le patriarche qui a éprouvé les effets du vin, dort, couché sur le dos; Sem et Japhet le couvrent de leur manteau, en détournant leur visage. Cham blotti de l'autre côté guette malignement ce qui se passe. — Noë maudit Cham.

2e. — Sacrifice de Melchisedech. Le prêtre, qui vient de quitter la mitre, offre, à l'autel, le pain et le vin. Loth et Abraham assistent, sans se laisser distraire par le petit chien qui aboie.

3e. — Apparition de trois anges à Abraham pour lui annoncer la naissance d'un fils.

4e. — Promesse de Dieu à Abraham de lui donner une nombreuse postérité.

5e. — Départ d'Abraham pour le sacrifice ; Isaac et deux serviteurs marchent derrière l'âne chargé du bois.

6e. — Isaac chargé du bois marche au sacrifice. Abraham le précède, tenant le glaive d'une main, la torche de l'autre.

7e. — Les deux serviteurs, avec l'âne, se tiennent à l'écart pendant le sacrifice.

8e. — Isaac sur le bûcher, à genoux, les yeux bandés, les mains jointes ; un ange arrête le bras du père prêt à frapper.

9e. — Abraham immole le bélier. Isaac, à genoux derrière le patriarche, remercie le Seigneur.

10e. — Eliezer, à genoux, la main posée sur la cuisse d'Abraham, qui est assis dans un riche fauteuil, fait le serment de choisir en Mésopotamie une femme pour Isaac.

11e. — Voyage d'Eliezer. Il marche à pied, au milieu de ses dix chameaux chargés de bagages.

12e. — Eliezer rencontre à l'entrée de Nachor, près d'un puits, Rebecca, richement vêtue, la cruche à la main.

13e. — Rebecca donne à boire à Eliezer à même de la cruche.

14e. — Rebecca abreuve les chameaux. (Pl. IV. fig. 1.)

15e. — Eliezer offre des présents à Rebecca. Le coffre est ouvert à ses pieds ; en arrière, le jeune conducteur des chameaux fait claquer son fouet.

16e. — Eliezer est introduit par Laban, frère de Rebecca, dans une salle à manger bien meublée, auprès de Bathuel assis à table avec sa fille.

17e. — Rebecca quitte la maison paternelle pour suivre Eliezer. Scène d'intérieur touchante et bien rendue.

18e. — Rebecca, à genoux devant un autel, consulte le Seigneur sur le mystère de la lutte de Jacob et d'Esaü dans son sein.

19e. — Esaü, arrivant de la chasse, rencontre Jacob et lui vend son droit d'aînesse pour le plat de lentilles, fort appétissant, que celui-ci tient à la main.

20e. — Isaac demande à Esaü du fruit de sa chasse. Rebecca, debout derrière le siége du patriarche, écoute attentivement.

21e. — Rebecca donne ses instructions à Jacob pour lui faire obtenir la bénédiction du patriarche.

22e. — Rebecca, munie d'un large couteau, les manches retroussées, dépouille un chevreau placé sur une table. Près d'elle, Jacob contient un autre chevreau. On voit le troupeau à quelque distance.

23e. — Rebecca enveloppe le cou et les mains de Jacob de peaux de chevreau.

24e. — Jacob, fléchissant le genou, présente le plat de viande à son père assis dans un magnifique fauteuil. Rebecca se tient prête à donner à boire au vieillard.

25e. — Isaac pose la main droite sur la tête de Jacob agenouillé et le bénit. Rebecca, à genoux aussi, est heureuse.

26e. — Esaü, de retour, présente un plat de sa chasse à son père étonné. Jacob à l'écart adore les desseins du Seigneur.

27e. — Pendant qu'Esaü, en présence de son père, fait éclater sa colère contre Jacob qu'il menace du geste, la prudente Rebecca conseille à celui-ci de s'enfuir.

28e. — L'échelle de Jacob. Le patriarche est endormi au pied de l'échelle mystérieuse, le long de laquelle des anges montent et descendent.

29e. — Sacrifice de Jacob; il répand de l'huile sur la pierre où reposait sa tête quand il eut la vision de l'échelle.

30e — Rencontre de Jacob et de Rachel. Celle-ci, la houlette à la main, paît elle-même son troupeau; il y a deux autres bergers, dont l'un joue de la cornemuse.

31e. — Jacob est introduit dans la maison de Laban par Laban lui-même. Sur le seuil, la belle Rachel, sa houlette en main, son troupeau à ses pieds, regarde venir Jacob.

Rampe du panneau du bout des stalles basses:

Jacob et Laban sont debout; le premier, la tête découverte, demande à retourner dans sa patrie.— Jacob et ses deux femmes, Rachel et Lia, tiennent conseil. — Ils partent avec leurs hommes, leurs chevaux et leurs troupeaux. Tout ce groupe est remarquable par la beauté et la variété des costumes et des scènes.

32e. — Laban reproche à Jacob sa fuite précipitée. Rachel et Lia sont tristes. Les hommes de Laban sont armés, cuirassés et coiffés de casques plats.

33e. — Réconciliation de Jacob et de Laban. Des pierres amoncelées sont le monument de leur alliance.

34e. — Jacob rencontre les trois anges, et fléchit le genou devant eux.

35e. — Jacob en son fauteuil, au milieu de ses gens, envoie des messagers à Esaü.

36e. — Les messagers annoncent à Jacob que son frère vient à lui avec quatre cents hommes. Jacob est effrayé ; ses gens ont déja pris les armes.

37e. — Lutte de Jacob avec un ange. Les deux champions se tiennent étroitement embrassés et font de visibles efforts comme en un combat où les forces se balancent.

38e. — Entrevue de Jacob et d'Esaü. Les deux frères s'embrassent en pleurant. Les gens de leur maison sont encore là tout armés.

39e. — Joseph raconte à ses onze frères la vision des gerbes de blé. La vision est figurée dans un coin par des gerbes dont une seule est debout.

40e. — Joseph raconte à ses frères la vision de la lune et des onze étoiles. Les astres sont représentés au fond.

Rampes des panneaux, au passage C ; Rampe à gauche :

Jacob ordonne à Joseph d'aller trouver ses frères. — Un passant informe Joseph du lieu où ils sont. — Les frères de Joseph sont partagés en deux groupes ; les uns regardent venir Joseph ; les autres délibèrent.

Rampe à droite :

Les frères de Joseph le dépouillent de sa robe (Pl. VIII. fig. 1). — Ils le descendent dans une citerne (Id. fig. 2). — Ils trempent sa robe dans le sang d'un chevreau. — Deux envoyés présentent à Jacob la robe ensanglantée de Joseph.

41e. — Juda propose à ses frères, assis à table, de vendre Joseph à deux marchands ismaélites qui arrivent et vers lesquels se tournent tous les regards.

42e. — Deux des frères retirent Joseph de la citerne, pendant que Juda reçoit des marchands le prix convenu.

43e. — Joseph, entre les deux marchands, est conduit en Egypte.

44e. — Ruben, qui ne se trouvait pas avec ses frères lorsqu'ils vendirent Joseph, est revenu à la citerne, et paraît consterné de n'y plus voir l'enfant.

45e. — Ruben communique à ses frères ses inquiétudes sur le sort de Joseph.

46e. — Joseph est présenté et vendu à Putiphar par les deux marchands.

47e. — La femme de Putiphar, dans sa chambre à coucher où l'on voit le lit nuptial, essaie de séduire Joseph.

48e. — La femme de Putiphar, assise sur le bord du lit, les pieds déchaussés, attire Joseph par son manteau ; Joseph s'enfuit, laissant le manteau entre ses mains.

49e. — La femme de Putiphar accuse Joseph auprès des gens de sa maison, auxquels elle présente le manteau comme pièce de conviction.

50e. — La femme de Putiphar, tenant toujours le manteau, renouvelle l'accusation devant son mari. Celui-ci touche de son bâton de commandement l'esclave hébreu que deux hommes poussent dans une prison.

51e. — Pharaon, en riche costume de roi, sur son trône, fait conduire en prison l'échanson et le pannetier.

Rampes des panneaux, au passage B; Rampe à gauche :

Joseph explique les songes de l'échanson et du pannetier. (Pl. V. fig. 1). - L'échanson rétabli dans sa charge fléchit le genou devant le roi, et lui sert à boire. (Id. fig. 2). — Le pannetier expire, suspendu au gibet. (Id. fig. 4.) La force armée est là. (Id. fig. 3.) Derrière la potence, le bourreau, genou en terre, fouille les habits du supplicié et en retire une saccoche bien remplie.

Rampe à droite :

Songes de Pharaon. — Le roi dort sur un magnifique siége à haut-dossier. — Les sept vaches grasses et les sept vaches maigres qu'il voit en songe forment deux groupes à ses pieds. — Dans la même attitude, le roi voit en songe les sept épis pleins et les sept épis maigres.

52e. — Pharaon demande aux devins de l'Égypte l'explication des songes qu'il a eus.

53e. — L'échanson parle à Pharaon, qui est sur son trône, de l'habileté de Joseph à expliquer les songes.

54e. — Joseph est tiré de sa prison, et paraît devant le roi assis sur son trône.

55e. — Joseph fait distribuer du blé aux Egyptiens. Un employé mesure le blé, un acheteur ouvre son sac pour le recevoir, un autre arrive avec son sac vide.

CÔTÉ DE L'ÉVANGILE.

56e. — Paroi extérieure de la pyramide :

Pharaon investit Joseph du pouvoir de commander à toute l'Egypte. — Entouré des officiers de sa cour, le roi met son anneau au doigt de Joseph qui fléchit le genou. — Le roi fait revêtir Joseph par deux personnages de sa cour d'une robe de fin lin. — Pharaon passe au cou de Joseph le collier d'or.

Plinthe du haut dossier :

Triomphe de Joseph. Il est modestement assis dans un chariot à quatre roues traîné par deux chevaux ; un hérault le précède.

Miséricorde :

Mariage de Joseph. Le prêtre prend la main des époux pour les joindre. Riches costumes du prêtre, de Joseph et de la mariée.

Rampe de l'appui supérieur :

Les années d'abondance. — L'un bat le blé, un autre le vanne, un troisième l'ensache.—Mesurer le grain, emplir les sacs, les lier et les charger sur le dos, est la besogne des autres. — Un dernier personnage, chargé d'un sac, monte au grenier, bel édifice gothique d'où Joseph surveille tout ce travail.

57e. — Les armes d'Adrien de Hénencourt, doyen du Chapitre à l'époque de la construction des stalles, et insigne bienfaiteur de l'Eglise. Il portait, écartelé au 1er et 4e de Hénencourt d'argent à trois maillets de sable, au 2e et 3e de Beauvoir d'argent à trois bandes de gueules, sur le tout de Mailly-Conty d'or à trois maillets de gueules.

58e. — Jacob envoie ses enfants quérir du blé en Egypte ; Benjamin, qui doit rester, s'appuie sur le fauteuil paternel ; les dix autres sont debout, prêts à partir.

59e. — Les fils de Jacob devant Joseph. L'un présente une bourse pleine ; les autres portent des sacs vides. La présence des ânes bridés et sellés montre qu'ils ne font qu'arriver.

60e. — Joseph fait mettre ses frères en prison. L'un d'eux est déjà introduit dans le cachot; les autres le suivent, les mains liées.

61e. — Joseph délivre ses frères, à l'exception de Siméon qu'il retient en otage, et qu'il fait reconduire en prison ; les autres sont débarrassés de leurs liens; l'un d'eux est à genoux devant Joseph.

62e. — Joseph fait emplir de blé les sacs de ses frères et y mettre l'argent qu'ils avaient donné.

63e. — Les fils de Jacob retournent en Egypte; ils marchent à pied à côté de leurs ânes chargés de sacs.

64e. — Un officier de Joseph, envoyé à la poursuite des neuf frères, trouve l'argent dans un sac.

65e. — Ruben fait connaître à Jacob que Joseph exige qu'on lui amène Benjamin.

66e. — Jacob consent au départ de Benjamin; il lui serre tendrement la main, et remet à Juda deux bourses pleines.

67e. — Les fils de Jacob retournent en Egypte. Benjamin est au milieu d'eux; Juda le tient par la main.

68e. — Benjamin est présenté à Joseph; l'enfant fléchit les genoux et joint les mains.

69e. — Joseph fait introduire ses frères dans son palais.

70e. — Les frères confessent qu'ils ont retrouvé l'argent dans les sacs; ils supplient l'intendant, les mains jointes; Benjamin est à genoux.

71e. — On a apporté de l'eau dans un bassin, et ils se lavent les pieds.

72e. — Le genou en terre, ils offrent à Joseph, sur des plats, des fruits de diverses espèces.

73e. — Les frères sont à table. Joseph mange à part à une autre table; il parle à Benjamin.

74e. — Joseph, entouré des officiers de sa maison, fait mettre l'argent dans les sacs de ses frères, et, de plus, sa coupe dans celui de Benjamin.

75e. — Joseph donne l'ordre de poursuivre ses frères; l'intendant, le bâton à la main, et des hommes armés vont partir.

76e. — La coupe est trouvée dans le sac de Benjamin; l'enfant proteste, mains jointes, de son innocence.

77e. — Joseph accuse ses frères de vol; Juda et Benjamin sont tombés à genoux; l'attitude de tous est suppliante.

78e. — Joseph qui vient de se manifester à ses frères embrasse tendrement Benjamin.

79e. — Jacob apprend de la bouche de ses fils que Joseph est vivant ; il se dresse sur son siége dans un transport de joie.

80e. — Joseph, venu au devant de son père, se jette à son cou et l'embrasse en pleurant.

81e. — Pharaon, au milieu de sa cour, et dans toute la pompe de la majesté royale, reçoit Jacob qui lui est présenté par Joseph.

82e. — Joseph, à genoux devant Jacob, assis en un riche fauteuil, lui promet de l'ensevelir dans le tombeau de ses pères.

83e. — Ephraïm et Manassé, fils de Joseph, sont amenés devant Jacob, cassé de vieillesse, assis sur son lit.

84e. — Jacob embrasse les fils de Joseph qui se sont approchés de son lit.

85e. — Ephraïm est préféré à Manassé. Par une inspiration divine, Jacob croise ses bras de telle sorte qu'il place sa main droite sur la tête d'Ephraïm, le plus jeune, et sa main gauche sur celle de Manassé. Joseph admire cette mystérieuse substitution.

86e. — Jacob, étendant la main vers Joseph qui est accompagné de ses deux fils, lui annonce qu'il va mourir, que Dieu sera avec lui, et qu'il lui fait une part spéciale dans son héritage.

Rampe du bout des stalles basses, au passage E :

Jacob, dans son fauteuil, prophétise la venue du Messie en présence de ses enfants; Joseph et Benjamin se tiennent près du fauteuil; les autres fils forment un groupe à part. — Mort de Jacob; le patriarche est étendu sur son lit, ses enfants désolés l'entourent.

87e. — Les Israëlites, accablés de travaux par un nouveau Pharaon, construisent une grosse tour en maçonnerie.

88e. — Pharaon en costume royal, debout, à la tête d'un pont jeté sur le Nil, fait précipiter dans le fleuve les enfants des hébreux; sous l'arche du pont, on voit plusieurs de ces malheureux qu'entraîne le courant.

89e. — Moïse exposé; la mère le lance sur le fleuve dans une corbeille de jonc.

90e. — Moïse sauvé des eaux. La fille du roi est sur le bord du fleuve; sa suivante recueille l'enfant; la sœur de Moïse observe ce qui se passe.

91e. — La fille de Pharaon, sans le savoir, donne Moïse à nourrir à sa propre mère ; l'enfant s'accroche au sein de sa mère.

92e. — Moïse allaité par sa mère dans le palais de Pharaon, devant la fille du monarque et ses dames d'honneur.

93e. — Moïse, devenu grand, est remis à la fille de Pharaon. (Pl. IV. fig. 2.)

94e. — Moïse vengeur de ses frères tue un Egyptien. Il essaie ensuite de cacher le corps en le recouvrant de sable.

95e. — Moïse prend la fuite; Pharaon, sur son trône, averti par un de ses officiers, donne l'ordre de le poursuivre.

Rampes des panneaux au passage G ; Rampe à droite :

Moïse communique à Aaron la mission qu'il a reçue de Dieu de délivrer son peuple ; à son front brillent déjà les rayons que le récit biblique ne lui attribue qu'à la descente du Sinaï. Costumes très-riches. — Deux groupes représentent l'assemblée des anciens, à laquelle président Moïse et Aaron.

Rampe à gauche :

Moïse et Aaron demandent à Pharaon de laisser aller le peuple de Dieu. Le roi paraît effrayé. Les Israélites debout. le bâton à la main, rangés autour d'une table, mangent l'agneau pascal.

96e. — Les Israélites, au milieu desquels on reconnaît Moïse et Aaron, cheminent dans le désert, les yeux fixés sur la colonne de nuée naïvement représentée par un fût de colonne couché en travers au sein d'un nuage.

97e. — Les Israélites, hommes et femmes, au milieu desquels on distingue Aaron, recueillent la manne tombée d'un gros nuage qu'on voit au-dessus du camp.

98e. — Aaron, en présence de Moïse agenouillé, introduit un gomor de manne dans le tabernacle figuré par un petit édicule, ou châsse oblongue à toit aigu, qui repose sur un autel de forme chrétienne.

99e. — Le Seigneur, au milieu d'un nuage qui couvre la

montagne, donne à Moïse agenouillé les tables de la loi. Au bas de la montagne, les Israélites attendent avec impatience; l'un d'eux interpelle Aaron.

100e. — Les Israélites adorent le veau d'or. L'idole est exposée sur une petite colonne que soutient un autel. — A cette vue, Moïse brise les tables de la loi.

101e. — Moïse rompt à coups de marteau le veau d'or posé sur une table, et il en donne les morceaux aux assistants qui les jettent au feu. L'un d'eux en retire la cendre avec une pelle, et la répand dans un courant d'eau; plusieurs puisent de cette eau et en boivent.

102e. — Moïse porte sur la montagne deux nouvelles tables de la loi toutes taillées. Dieu se montre dans un nuage. Le peuple attend.

103e. — Une flamme sort de l'autel et dévore Nadab et Abiu qui ont porté une main sacrilége à l'encensoir.

104e. — Sacrifices à Moloch. (Pl. IV. fig. 3.) C'est sous l'image de cette idole à tête de veau béante, et aux flancs incandescents, que le moyen-âge représente l'enfer, appelé « géhenne » du nom de la vallée de Gehennon où les feux de Moloch dévoraient les enfants offerts en sacrifice.

105e. — Moïse, avec la verge miraculeuse, désigne le serpent d'airain aux Israélites qui cherchent à se défendre des morsures de nombreux reptiles.

106e. — Moïse frappe un rocher avec sa verge, et il en sort de l'eau en abondance.

Rampes des panneaux, au passage F ; Rampe à droite :

Deux hommes venant d'explorer la terre promise en rapportent, suspendue à un bâton, une grappe de raisin d'une grosseur prodigieuse. — Samson terrasse un lion. — Il presse sous ses genoux les Philistins qu'il a vaincus armé d'une mâchoire d'âne. — Il dort sur le giron de Dalila qui lui tresse les cheveux avec le fil d'une trame.

Rampe à gauche :

Samson, à l'ombre d'un buisson, prie le Seigneur d'apaiser la soif qui le dévore : une source jaillit d'une des dents de la mâchoire. — Il enlève les deux portes de Gaza, l'une sur l'épaule, l'autre sous le bras. — Dalila lui coupe sa chevelure. — La tête rasée, les yeux crevés, les mains chargées de liens, Samson est conduit à Gaza par deux Philistins.

107e. — David vient de terrasser un ours ; il est maintenant aux prises avec un lion.

108e. — David, en costume de berger, demande à Saül, assis sur son trône et accompagné de ses gens, d'aller combattre Goliath.

109e. — Goliath frappé au front tombe à la renverse dans les bras de son écuyer ; le jeune vainqueur, à quelque distance, tient sa fronde d'une main et sa houlette de l'autre.

110e. — David tranche la tête à Goliath avec l'énorme sabre qu'il lui a ravi ; les Philistins prennent la fuite.

Rampe du bout des stalles basses, du côté de la nef :

Job dans la prospérité. Joli groupe, comprenant Job, sa

femme, leurs dix enfants et leurs troupeaux (Pl. X. fig. 2.). — Job sur son fumier, dans l'attitude de la résignation (Id.). — Le Père éternel glorifie la patience de Job. (Id.). — Job en proie au désespoir. — Les amis de Job.

Ici se termine, un peu brusquement peut-être, la représentation de l'ancien Testament. Pour s'être trop complu dans les détails, si touchants d'ailleurs et si instructifs de la vie des premiers patriarches, l'auteur de notre poëme sculptural a dû, faute d'espace, précipiter la marche du récit, et s'arrêter à l'entrée d'une époque bien solennelle encore de l'histoire sainte, celle qui devait nous conduire par Salomon, Judith, Judas-Machabée et Jean-Baptiste, jusqu'à Jésus-Christ. Mais les images les plus saillantes du Sauveur et de l'ère chrétienne reluisent principalement dans les grands traits du Pentateuque et de l'histoire des premiers rois, depuis le Paradis terrestre jusqu'à David : et nous avons tout cela. Au grand portail, et au portail St-Honoré de notre cathédrale, la conception est plus grande, la manière est plus large et plus savante, l'ordonnance, la composition des tableaux est mieux calculée : mais c'est l'œuvre du XIIIe siècle ; et s'il faut s'étonner de quelque chose, n'est-ce pas que l'esprit du XVIe se fasse à peine sentir dans les sculptures de notre boiserie, et qu'elles présentent un cachet si profondément religieux, à l'exclusion de toute idée païenne. ?

IV

LES PANNEAUX ET LES STALLES-MAITRESSES

HISTOIRE DE LA SAINTE-VIERGE.

Marie, la mère du Sauveur, occupe au sommet des hiérarchies célestes, entre Dieu et les saints, un trône à part et plus glorieux que les autres, le plus voisin de celui de son fils, qui est le fils du Très-Haut. C'est aussi le rang que nous lui donnons sur la terre : l'Eglise dans son culte, ses solennités et ses prières, les Pères et les Docteurs dans les pages éloquentes de leurs livres, tous les fidèles dans leur amour, et les bâtisseurs, les sculpteurs et les peintres des cathédrales dans leurs immortelles épopées. Temples baptisés de son nom, portails sculptés de son histoire, chapelles terminales des absides réservées à son autel, vitres et murailles couvertes de ses mystères : on les compte par milliers sur le sol catholique, échos sublimes des cantiques de louange répétés à sa gloire dans le ciel, magnifique expression de la chaleureuse et persévérante dévotion des

peuples de tous les âges. Voici donc Marie prenant aussi sa place au chœur de notre basilique, après l'histoire figurative de Jésus-Christ qui anime les miséricordes et les rampes, après sa vie réelle qui était au jubé, mais avant les Jean-Baptiste, les Firmin, et tous nos saints patrons dont les actes traduits en sculpture seront placés en sentinelle, comme une garde sacrée, dans les niches de pierre des clôtures. Nous l'avons déjà saluée parmi les scènes de la création en sa qualité de seconde Eve; nous allons voir aux faces les plus apparentes des quatre pyramides et aux dossiers des deux chaires principales les circonstances solennelles qui marquent son existence. Le reste de sa vie sera plus caché; nous la trouverons écrite sur les lambris des escaliers qui traversent la ligne des stalles basses. L'ornementation qui accompagne les scènes historiques, déjà si belles de naïveté et de mystère, en relève encore infiniment la grâce. On peut en juger par les dessins que nous en avons fait tirer (Pl. VI. VII. VIII. IX. X. XI et XII.). Nous nous contentons d'y renvoyer, et nous passons de suite à la description des sujets.

CÔTÉ DE L'ÉPITRE.

Panneau du bout de la stalle-maîtresse, du côté de la nef:

La prédestination de Marie. Le Père céleste entouré de ses anges conçoit dans sa pensée l'éminente créature, et la prédestine à ses glorieux priviléges et à ses incomparables

vertus. On la voit, au-dessous, entourée des emblèmes qui, dans les Saintes Ecritures, révèlent la pensée divine, savoir: le soleil, la lune, l'étoile, la porte, le cèdre du Liban, le lys, le puits d'eaux vives, la fontaine scellée, le jardin fermé, le miroir sans tache, la tour et la cité de David (Pl. VI.).

Haut-dossier de la première stalle; aux quatre coins:

Le buisson ardent vu par Moïse. — La verge fleurie dans la main d'Aaron. — La toison miraculeusement humectée à la prière de Gédéon. — La pierre détachée de la montagne, sans que la main de l'homme y ait aidé, selon la vision de Daniel (Pl. VII.). Ces quatre événements figurent Marie en tant que mère et vierge à la fois.

Au milieu:

Joachim étant venu faire son offrande, le grand-prêtre refuse de l'accueillir parce que sa femme est stérile (Pl. VII.). — Un ange apparaît à Joachim qui garde ses troupeaux, et lui annonce qu'il lui naîtra une fille. — Un ange favorise Anne, à l'entrée de sa maison, de la même révélation.

Panneau du bout des stalles basses:

La Conception de Marie, représentée par la rencontre de Joachim et d'Anne à la porte dorée et par le baiser qu'ils se donnent. — La Nativité de Marie. Sainte Anne est couchée dans un lit; une femme présente l'enfant. — L'étoile apparaît à Balaam monté sur une ânesse et arrêté par un ange qui le menace de l'épée.

Panneaux du passage B; Panneau à droite:

Marie apprend à lire; c'est sa mère elle-même qui lui

donne des leçons. — Marie est présentée au temple; elle monte les degrés, les mains jointes; le grand-prêtre en habits pontificaux l'attend à l'entrée du parvis sacré.

Panneau à gauche :

Marie prie devant l'arche; un ange se tient derrière elle. — Marie travaille; elle est assise devant un métier à tisser, et d'une main fait jouer la navette à travers la chaîne, pendant que de l'autre elle serre la trame avec un instrument en bois. Dans une ville renommée par ses fabriques, on ne devait pas naturellement concevoir pour la Vierge d'autre occupation que le tissage.

Panneaux du passage C ; Panneau à droite :

Le repas de la Vierge; c'est un ange qui lui apporte du pain et de l'eau (Pl. VIII. fig. 3.). — L'étude. Marie, dans la compagnie des jeunes filles élevées comme elles à l'ombre du sanctuaire, mais distinguée de ses compagnes par la richesse de son costume et par la hauteur son siége, reçoit les leçons d'une femme plus âgée.

Panneau à gauche :

Joseph, désigné par la floraison d'un rameau pour être l'époux de Marie, s'approche du grand-prêtre, tenant dans ses mains le signe de l'élection divine. Les autres prétendants le suivent portant des rameaux desséchés. — Mariage de Marie. Le grand-prêtre prend les mains des époux pour les joindre. Marie porte une couronne de roses. Deux hommes du côté de Joseph, et deux femmes du côté de Marie représentent l'assistance.

Panneau du bout des stalles basses, au passage D :

L'Annonciation. Marie est à son prie-Dieu; l'ange est à genoux; une multitude d'anges apparaissent au dessus. Le lys dans un vase, la colombe qui descend d'un nuage expriment la virginité de Marie dans la conception du Verbe. — La Visitation. Elisabeth, sortie de sa maison, s'élance vers Marie; son geste semble exprimer ses paroles : Le fruit de vos entrailles est béni! Marie lève les mains et entonne son cantique *Magnificat*.

Panneau du bout des stalles hautes, du côté du sanctuaire :

Un ange apparaît en songe à Joseph profondément endormi sur son fauteuil, et lui explique le mystère de la maternité de Marie. — Joseph, revenu de son doute, est à genoux devant Marie présenté par deux anges; Marie lui tend la main. Le bâton, la besace et le sac ficelé posés à terre révèlent le projet de fuite du patriarche. — La Nativité de Jésus. L'enfant est étendu sur la paille, environné de rayons lumineux; Marie, Joseph et une multitude d'anges l'adorent. Joseph tient d'une main un flambeau allumé qu'il protége de l'autre main contre la violence du vent. Au-dessus de l'étable, les bergers prêtent l'oreille à la voix de l'ange qui annonce la bonne nouvelle (Pl. IX. fig. 1.). L'ange et plusieurs circonstances de cette scène sont figurés sur la face intérieure du panneau, du côté des stalles. — L'Epiphanie. Le dessin de la Pl. IX nous dispense de décrire ce sujet. On remarquera que la scène se passe dans l'étable. — Le Christ

est révélé à Siméon par un ange. — La Purification de Marie. Celle-ci présente l'enfant; Siméon le prend dans ses bras; Joseph porte dans une corbeille les deux colombes. Le baldaquin qui surmonte l'autel est magnifique. Tous les accessoires de cette scène et des scènes précédentes, sur ce panneau, sont d'une incomparable richesse.

Le prophète David. — Plusieurs statuettes qui représentaient d'autres figures symboliques de Jésus ou de sa sainte mère ont disparu.

CÔTÉ DE L'ÉVANGILE.

Panneau du bout de la stalle maîtresse, du côté de la nef:

Le massacre des Innocents. Hérode est sur son trône et préside à l'exécution de ses ordres. Des soldats arrachent les enfants des bras et de la mamelle de leurs mères. Les mères disputent aux bourreaux leurs enfants, et tombent sur leurs genoux avec tous les signes de la douleur, quand elles les voient immolés et portés au bout des piques.

Haut-dossier de la première stalle:

La fuite en Egypte. Marie assise sur la monture traditionnelle tient l'enfant dans ses bras. Joseph suit à pied. — Les légendes disent que toutes les idoles furent ébranlées et renversées au moment de l'entrée de Jésus en Egypte; on les voit ici précipitées de leur piédestal. — Joseph, endormi, reçoit d'un ange l'ordre de retourner en la terre d'Israël. — Abraham, qui figure l'entrée en Egypte, et Isaïe

qui la prophétise. — Moïse représentant en sa personne la sortie d'Egypte, et Osée l'annonçant dans ses livres.

Pilier montant :

Voyage à Jérusalem. Marie conduit l'enfant par la main. St.-Joseph qui suivait la Vierge occupait sans doute la niche voisine aujourd'hui dépouillée.

Panneau du bout des stalles basses :

Marie et Joseph retrouvent Jésus enseignant dans le temple (Pl. X. fig. 1.). — Ils retournent à Nazareth avec l'enfant. La ville apparaît dans le fond.

Entre les frontons en accolade des deux cadres qui précèdent, le prophète qui a prédit la perte et le recouvrement de Jésus.

Panneaux du passage F ; Panneau à gauche :

Les noces de Cana. La mariée occupe le milieu de la table; Marie, à sa gauche, écoute le serviteur qui lui annonce que le vin commence à manquer. A la suite de Marie, Jésus donne des ordres à un serviteur qui se penche vers les urnes. Le maître d'hôtel goûte l'eau changée en vin.

Panneau à droite :

Marie aux prédications de Jésus. On annonce à Jésus que sa mère et ses frères sont là, et il répond en montrant ses disciples : Voici ma mère et mes frères (Pl. XI.). Les personnages de la famille de Jésus sont : Jacques, José et Jude, et Marie de Cléophas leur mère.

Panneaux du passage G ; Panneau à gauche :

Le crucifiement. L'un des bourreaux perfore la croix;

Jésus attend, le chef couronné d'épines, les mains liées, assis sur la croix. Beaucoup de soldats armés; un officier civil tenant un parchemin roulé. La Vierge ne paraît pas. — Marie aux pieds de Jésus crucifié entre les deux larrons; elle s'affaisse, Jean la soutient; Madeleine donne des marques d'une vive douleur; soldats et peuple.

Panneau à droite :

La descente de croix. Jésus est à moitié enveloppé dans un linceul; Joseph d'Arimathie, sur l'échelle, retient le corps; Nicodème, au bas, le reçoit; Marie, à quelque distance, est soutenue par saint Jean; Madeleine a saisi la main de Jésus; près d'elle, Marie de Cléophas. — La sépulture. Joseph et Nicodème tiennent le corps, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Marie est penchée dessus; Jean soutient Marie; Madeleine à genoux ouvre une cassolette, deux autres femmes se lamentent.

Panneau du bout des stalles basses, au passage H :

Apparition de Jésus à Marie après la résurrection. Marie est à son prie-Dieu; Jésus lui montre ses plaies encore ouvertes. — L'Ascension. Le Sauveur s'est élevé; on ne voit plus que la frange de sa robe et ses pieds. Marie et les apôtres sont à genoux.

Panneau du bout des stalles hautes, du côté du sanctuaire :

La Pentecôte. Marie est le centre d'un groupe formé des apôtres, des disciples et des saintes femmes. Au-dessus plane le nuage d'où s'échappent des flammes en forme de

langues, lesquelles s'arrêtent sur la tête de chacun d'eux. — Le trépas de Marie. Les apôtres entourent le lit où Marie est couchée, tenant dans ses mains un cierge allumé; saint Pierre asperge la mourante; un autre récite le chapelet, d'autres ont des livres ouverts. — L'Assomption. Les anges enlèvent Marie, droite et les mains jointes, en présence des apôtres agenouillés. — Le couronnement de Marie. Dieu le Père, accompagné du Fils et du Saint-Esprit, pose la couronne sur la tête de Marie; deux beaux groupes d'anges complètent la scène (Pl. XII.).

La légende de Marie est parcourue. Cette portion de notre tâche a été aussi douce qu'elle est importante. Nous y avons goûté le plaisir que procure la vue d'une œuvre complète. Aucune autre partie de la boiserie n'est aussi finie que celle-ci. Dans celle de l'ancien Testament, le récit, nous l'avons dit, se précipite à la fin comme si les détails avaient trop abondé, ou que les sellettes eussent manqué pour terminer. La suppression de dix stalles a causé quelque désordre et la perte de plusieurs sujets. Rien de tout cela n'est arrivé dans la vie de la Sainte-Vierge que l'auteur a menée à bonne fin, sans l'écourter, et qui a été conservée intacte avec les panneaux qu'aucun accident n'est venu attaquer. C'est à peine si l'on aperçoit les lacunes occasionnées sur les montants par la mutilation ou le vol de quelques groupes. Il aurait fallu d'ailleurs détruire beaucoup pour appauvrir cette « histoire » si riche de détails, véritable monument de la

dévotion à la mère de Jésus, dévotion qui, pleine de ferveur dans le moyen âge, semble s'accroître au XVI^e^ siècle de toute la haine qui commençait à se manifester contre les dogmes catholiques.

V

LES QUATRE PYRAMIDES

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE LOI. — LES JUIFS ET LES PAÏENS.

La personnification de l'Église couronne le dais pyramidal de la première stalle, à droite en entrant par la porte principale du chœur; la Synagogue couronne le dais pyramidal de la première stalle à gauche.

Il faut considérer (Pl. XIII. fig. 1.) le costume motivé de l'Eglise, sa robe étoffée et sans ceinture, son manteau l'enveloppant parfaitement, son voile lui couvrant entièrement le cou, mais surtout, ce qui la caractérise mieux encore, le riche diadème à fleurons tréflés qui ceint son front, le calice rempli du sang de Jésus-Christ qu'elle tient de la main gauche et près de son cœur, et enfin le sceptre ou croix patriarchale que portait sa main droite avant qu'elle eût été brisée.

La Synagogue offre une opposition bien calculée (Id. fig. 2.).

Le voile d'honneur et de fidélité ne couvre plus sa tête, le royal manteau glisse de ses épaules et laisse voir toute la vanité d'une robe dessinant la taille et d'une ceinture large et ouvragée. De sa main droite, elle retient les débris d'un étendard brisé en plusieurs endroits de sa hampe; de sa gauche, elle va laisser échapper les tables de la loi; sur sa tête, demi-penchée, le diadème par lequel seulement elle paraît reine un instant encore; et sur ses yeux, l'épais bandeau qui indique le coupable aveuglement, cause de tout ce désordre et de tout ce malheur.

Les pyramides des deux stalles du bout du côté du sanctuaire sont aussi couronnés de personnages.

Le premier qui trône du côté droit est saint Michel. L'archange, véritable guerrier du XVI^e^ siècle, avec la cotte de mailles, la cuirasse, les cuissards et le bouclier armorié des armes du Chapitre de la cathédrale, terrasse sous ses pieds le dragon ailé qui mord en vain l'écu.

Au point culminant de la quatrième pyramide, on reconnaît saint Paul, le glaive d'une main, le livre de l'autre, selon l'adage : *Mucro furor Sauli, liber est conversio Pauli.* (Le glaive figure la fureur de Saul; le livre, la conversion de Paul).

Les deux premières figures ont un sens qui n'échappera à personne. L'Eglise est là, dans sa gloire, pour montrer qu'elle seule est la fin de tout ce mouvement de quarante siècles révélé plus bas en mille faits divers; là aussi la Synagogue, à gauche de l'Eglise, pour montrer qu'elle est

l'ombre, le précurseur et le prophète, et que toutes les idées, tous les événements que sa personnification résume, sont de nobles figures qui ne s'effacent que devant la réalité. Ainsi, en parcourant l'histoire d'Adam et d'Ève, de Caïn et d'Abel, de Melchisedech, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph et de ses fils, de Moïse et d'Aaron, de Saül et de David, nos pensées s'élèvent, avec celles des Pères, bien au-delà de ces personnages, jusqu'à cette grande et divine image du chef de la loi nouvelle dont chacun d'eux dessine tour à tour un trait, et justifie la parole de l'Apôtre : « La fin de la loi est le Christ. »

La présence de saint Michel et de saint Paul a son explication dans le même ordre d'idées.

Saint Michel, autrefois prince de la Synagogue, et maintenant chef et patron de l'Eglise, est, entre les deux Testaments, le trait qui manifeste l'unité de leur principe et de leur fin. Il témoigne en même temps de la large part faite au peuple ancien dans la jouissance des biens nouveaux, selon la parole de l'Apôtre : « L'Evangile est la vertu de Dieu pour sauver ceux qui croient, premièrement les Juifs, puis les Gentils. »

Saint Paul se lève ici pour représenter les nations, au même titre que saint Michel les Juifs. En lui se personnifient toutes les contrées de la terre et toutes les familles des peuples que, sans distinction de race, de croyance, d'origine, sa parole retentissante convie aux sources de la vérité et de la grâce. En lui se dessinent toutes les prédictions de la vo-

cation des païens que nous avons lues sur nos miséricordes, nos rampes et nos panneaux : le bélier substitué à Isaac, Jacob béni en place d'Esaü, Ephraïm préféré à Manassé, David à Saül, Job adorateur du vrai Dieu au sein de l'idolâtrie, les mages à la crèche, Jésus-Christ en Egypte, la croix attirant tout à elle.

La Synagogue, l'Eglise, St.-Michel, St.-Paul, planant au-dessus de l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament détaillée en bas, proclament l'universalité du domaine de Jésus-Christ, en vertu duquel il ne doit plus y avoir qu'« un seul troupeau et un seul pasteur. »

VI

LES ACCOUDOIRS.

—

SUJETS DIVERS.

—

Les accoudoirs des siéges sont en plus grand nombre que les miséricordes, parce que les stalles qui sont placées en tête des lignes en comptent deux, l'un à droite, l'autre à gauche. Le nombre total est de cent vingt-deux pour les cent-dix siéges. Dix-huit ne ressortent qu'en demi-relief des panneaux d'encadrement, au commencement et à la fin des rangées et des passages. Les cent-quatre autres se dressent entièrement détachés sur la rampe de la parclose. Nous suivrons, pour la description, l'ordre de numérotation des stalles, attribuant le chiffre de chacune d'elles à l'accoudoir qui lui est attenant à droite du spectateur, et à gauche de celui qui est assis.

CÔTÉ DE L'ÉPITRE.

1re. — Le sujet des deux accoudoirs de la première stalle est tiré de la Bible, comme nous l'avons dit page 21.

2e. — La Méditation représentée par un personnage encapuchonné, les yeux baissés, les mains croisées l'une sur l'autre.

3e. — Homme caressant un chien.

4e. — Homme de joyeuse mine déployant un lambel muet.

A gauche de ce quatrième siége, un second accoudoir se marie à l'accoudoir du cinquième dans l'angle formé par le retour d'équerre des stalles; mais les deux personnages ne forment qu'un même sujet, savoir :

5e. — Les chanoines au chœur. En surplis et aumusse, ils chantent à l'envi sur un livre qu'ils tiennent devant eux.

6e. — Le suicide. Chose étrange, c'est une jeune coquette qui figure ce crime en se perçant le sein d'un glaive. L'histoire d'Amiens nous apprend qu'une femme, nommée Marquette Chavate, s'étant volontairement donné la mort, le maire et les échevins rendirent, le 12 avril 1491, la sentence qui suit : « Considéré que laditte Marquette a été omicide de soi-mesme, nous avons condempné et condempnons le corps d'icelle Marquette deffuncte a être mis en un sac et pendu à une fourche ou potence aux champs, auprez de la justice de la ville. »

7e. — Le renard qui prêche les poules. Il en a déjà converti plusieurs que l'on voit entassées dans le capuchon de sa robe : censure évidente des hérésiarques et des prédicants sans mission qui corrompent la foi des faibles ou extorquent l'argent des simples (Pl. XV. fig. 1). C'est ainsi qu'on voit à St.-Sernin de Toulouse, sur une miséricorde de stalle, un porc assis dans une chaire, avec cette inscription : « Calvin le porc prêchant. » C'est ainsi encore qu'à St.-Martial de Limoges, un vitrail représentait la protestante Jeanne d'Albret dogmatisant en chaire, sous cette légende :

Mal sont les gens endoctrinés
Quand par femme sont sermonés.

8e. — L'apothicaire. Il broie des drogues dans un mortier. A son costume, on reconnaît un homme important et honoré.

9e. — Le boulanger. En costume fort léger, comme il convient à sa profession, il tient devant lui une corbeille pleine de pains.

10e. — Le colporteur. Le chapeau à larges bords sur la tête, la hotte sur le dos, il chemine appuyé sur son bâton.

11e. — L'homme sans gêne. Sa main glisse sous son vêtement, comme s'il faisait la chasse ou la guerre à de très-menu gibier ou à de très-menus ennemis.

12e. - Le joueur de cornemuse.

13e. — La conteuse de nouvelles. Assise, les coudes appuyés sur les genoux, elle parle, parle, parle.

14e. — Le mendiant. Vieillard barbu, jambes et bras croisés, dont la physionomie, l'attitude et la nudité excitent la compassion.

15e. — Personnage ailé présentant un cartouche vide.

16e. — La folle. Le capuchon à longues oreilles de sa robe, les grelots de sa ceinture, sa figure épanouie, son gros rire, la manière dont elle plonge une énorme cuiller de bois dans un chaudron plein d'on ne sait quoi, lui donnent un air comique et bouffon.

17e. — Le niais. En lui donnant ce nom, nous ne le jugeons, bien entendu, que sur la mine.

18e. — Le boucher. Il égorge un veau (Pl. XIV. fig. 1).

19e. — La vieille et l'oiseau. Heureux oiseau qui reçoit de la main même de sa dame la nourriture qu'elle tire d'un sachet pendu à la ceinture! Heureuse chatelaine que ce doux passe-temps ramène aux jours de sa jeunesse, alors que, le faucon sur le poing, elle suivait à la chasse son ardent cavalier!

20e. — La maîtresse d'école. Elle enseigne à prier Dieu, en priant elle-même, à sa gentille petite élève.

21e. — Le maître d'école. Il fait lire un jeune garçon. Les miséricordes de Rouen nous offrent deux fois un sujet pareil, mais le pédagogue normand n'est pas d'humeur aussi endurante que le picard : sur la 45e sellette, il menace de son trousseau de verges l'écolier tout temblant; sur la 28e, il le fouette sans plus de façon.

22e. — La mondaine au lapin. Sa gorge nue, sa tête à

peine couverte de la petite coiffe d'Anne de Bretagne, sa tenue prétentieuse, son caprice pour le lapin qu'elle caresse, dénotent en elle des goûts peu solides.

23e. — La marchande de légumes. Elle lave dans un baquet les herbes qu'elle tire d'une corbeille placée derrière elle. Elle représente, dans notre galerie, les hortillons d'Amiens, *hortulani,* depuis longtemps célèbres.

24e — La porteuse d'eau. Deux seaux pendent devant et derrière elle à l'extrémité d'un bâton arqué qui repose sur l'épaule.

25e. — La mendiante et ses enfants. C'est grand' pitié de la voir demi-nue, traînant après elle un malheureux enfant, tandis qu'elle en porte un plus jeune dans une simple serpillière accrochée par un nœud sur l'épaule gauche (Pl. XIV. fig. 2).

26e. — Vieillard inoffensif, malgré le bâton qu'il tient d'une main et l'écu ou bouclier armorié d'une tête humaine en caricature qu'il tient de l'autre main.

27e. — Le fou et sa famille. Le vieux fou en costume traditionnel, marotte, grelots, capuchon à oreilles d'âne, etc., porte sur son dos, dans une hotte, ses deux enfants dont l'un l'agace et le force à détourner en arrière sa figure grotesque. Ces représentations de fous dans les livres et dans l'imagerie, qui sont fréquentes, pourraient bien avoir été inspirées par cette maxime sortie la bouche du sage et vérifiée dans tous les temps : « Le nombre des fous est infini. »

28e. — Un fou gourmand. Dans un accoutrement aussi

ridicule que celui que nous venons de décrire, il avale, en penchant sa tête en arrière, une ration de pois, en même temps qu'il en puise une nouvelle cuillerée dans une écuelle.

29e. — Un Samson. Il dompte des deux mains un chien de haute taille.

30e. — Le huchier. Il façonne à l'aide du ciseau et du maillet un ouvrage fixé sur l'établi par l'instrument de fer appelé valet. Personnage soigné ; costume élégant : l'entailleur ne pouvait moins faire pour l'honneur de son métier, pour sa propre image peut-être.

31e. — A droite : La femme dévote (Pl. XIV. fig. 3). Dans le costume de cette bonne vieille, qui a besoin de lunettes pour lire, notre dessin n'a pas pu montrer le côté par où le voile pend et se partage, à la hauteur des épaules, en trois longues bandes descendant jusqu'à terre.

A gauche : Le singe. Il est assis, les deux pattes de devant appuyées sur un bâton.

Ici nous passons aux stalles basses.

32e. — A gauche : Une femme tenant un livre ouvert, et regardant par dessus.

A droite : Un ange montrant un écusson vide.

33e. — La mère. Elle joue, assise, avec son joli petit garçon, debout, qui lui sourit

34e. — Le chanoine. Comme ses deux confrères du no 5, il est en costume et au chœur (Pl. XIV. fig. 4).

35e. — Le vieux buveur. De la main droite il tient un

pot à boire, et de la gauche un verre; sa figure annonce qu'il a plus d'une fois vidé le verre et peut-être le pot.

36e. — Le tailleur d'images. Il achève une statuette couchée sur l'établi; son costume est celui d'un ouvrier plutôt que d'un maître.

37e. — L'architecte. Muni de l'équerre et du compas, il trace un plan sur le papier.

38e. — L'écrivain. Sur une table à un seul pied est placé le livre dans lequel il écrit, et près du livre l'écritoire. On reconnaît, au costume, un personnage de profession libérale.

39e. — Le financier. Alors, comme aujourd'hui, la finance donnait de la considération, sinon de l'estime. Nous en jugeons ainsi à la belle robe à capuchon que revêt notre homme attablé devant un comptoir chargé de pièces de monnaie aux armes de France.

40e. — Un monstre à face d'homme et à corps de cheval, moitié nu, moitié vêtu de feuillage.

41e. — A gauche : Le musicien. Chevelure bouclée, longue robe; il pince les cordes d'une guitare.

A droite : Le sagittaire, moitié homme, moitié cheval.

42e. — Un Samson. On peut croire que sa chevelure abondante est la source de sa force; le lion dompté en est le signe.

43e. — Le cartouche. Il est historié d'une face humaine et présenté par un personnage fantastique.

44e. — Le joueur de longue trompe. Chapeau à plumet, robe à longues manches fendues rejetées en arrière.

45e. — Le joueur de harpe. C'est un vieillard à longue barbe, couvert d'un ample manteau; il pince des deux mains l'instrument qu'il tient entre les jambes.

46e — Le porte-livre. Ce sujet et les accoudoirs-musiciens des nos 41, 44 et 45 n'ont peut-être pas été choisis sans dessein pour cette place occupée de tout temps par les chantres.

47e. — L'écu de la maison d'Abbeville, d'argent à trois écussons de gueule, 2 et 1. Un évêque d'Amiens de cette illustre famille a donné la grande vitre du rond-point de notre cathédrale, où l'on voit son image et une inscription avec la date de 1269.

48e. — L'hippogriffe, à tête d'homme, corps de cheval, grandes ailes, épais collier de barbe.

49e. — La coquette à l'épagneul. Pour le coup, le titre est bon : voyez plutôt la planche XIV, fig. 5, et dites si la mine, la coiffure, le costume et l'occupation de ce soigné personnage ne caractérisent pas une de ces dames ou damoiselles dont toute l'affaire en ce monde est de s'occuper d'elles-mêmes et puis de leur chien, ou bien de leur chien et puis d'elles-mêmes, ou mieux encore de tous deux à la fois et aussi sérieusement!

50e. — Le lecteur. Attitude, visage, costume, tout révèle un très-grave personnage.

51e. — L'ange musicien, jouant de la harpe.

52e. — A gauche : Le monstre et le singe. Le quadrupède, sorte de satyre, se détourne en ricanant vers le singe assis sur sa croupe.

A droite : L'homme à longue barbe. Parmi les nombreux représentants des professions et des métiers que nous amènent les accoudoirs, il n'en est aucun qui n'ait le menton rasé; on ne voit de barbus que les individus excentriques, fous, comiques, baladins, pauvres ladres ou pèlerins. On sait que la barbe ne fut remise à la mode que sous François Ier.

53e. — Deux têtes dans un bonnet. Ces vieux amis, dont un même capuchon enveloppe la tête, se tiennent embrassés et lisent ensemble sur un livre.

54e. — Personnage de fantaisie, barbe en collier, ceinture en forme d'écailles, bâton noueux à la main.

55e. — Le joueur de harpe. C'est le sixième musicien que nous rencontrons dans notre galerie, et le troisième de son instrument.

CÔTÉ DE L'ÉVANGILE.

56e. — A gauche : Monstre aux formes du lion et du chien.

A droite : Le donneur d'eau bénite (Pl. XIV. fig. 6). Remarquez son surplis, sa coiffure, le seau et le goupillon.

57e. — A gauche : L'étonnement ou l'admiration se révèle dans les traits et le geste du personnage.

A droite : La mère. Son enfant emmailloté repose sur son bras, mais elle se dispose sans doute à l'allaiter, car l'espèce de chlamyde dans laquelle elle se drape s'ouvre à dessein sur le devant.

58e. — Le bon vieux. Visage décharné et rugueux, air de bonhomie et de contentement. Ami du passé, il n'a pas dépouillé, pour le chapeau de mode nouvelle, le lourd chaperon de ses aïeux.

59e. — L'heureux ménage. Qui ne serait édifié de ces deux excellents vieux causant tranquillement d'un temps déjà loin d'eux avec un air et des gestes qui prouvent la constance de leur vertueux amour? L'épouse ne reste pas en arrière des témoignages d'affection qu'elle reçoit de son aimable conjoint, et lui caresse familièrement le menton. C'est, bien entendu, une scène d'intérieur : on le voit au négligé de leur costume, à la simplicité de la coiffe qui est pour l'homme le bonnet à oreillettes, et pour la femme le serre-tête.

60e. — Le bourrelier. Une torche est en œuvre sur la forme ou cheval de bois qu'il tient entre les jambes.

61e. — La pieuse jeune fille. L'objet de piété, livre ou chapelet, qu'elle tenait de ses deux mains, a disparu.

62e. — Le damoiseau. Il ajuste du bout des doigts les gracieux enroulements de sa chevelure non moins artistement peignée que sa barbe. On disait au moyen-âge « les damoisels d'Amiens » : faut-il nous étonner d'en rencontrer

ici le type? Il reçoit, du reste, de son voisin, que nous allons voir, une terrible leçon.

63e. — La leçon de la mort. Un individu dont la tenue négligée fait contraste avec celle du petit-maître, lui montre une tête de mort en fort relief dans le champ d'un écu, et lui dit sans doute, comme la mort de la Danse macabre :

Toi qui contemples ce tableau,
Reconnais la laideur de ta faible nature,
Telle un jour sera ta figure,
Fusses-tu des mortels aujourd'hui le plus beau.

Nous retrouverons le même sujet dans le pendentif qui a été dessiné planche XVI. fig. 6.

64e. — Personnage très-maigre de corps, difficile à nommer par suite de la mutilation qu'ont subie ses deux mains et un objet dont il ne reste que des vestiges méconnaissables.

65e. — L'hydre terrassée. Malgré ses deux ailes, les dents acérées de ses deux mâchoires, les griffes de ses quatre membres, le monstre ne paraît pas lutter avec avantage contre le bâton vigoureux de l'homme qui l'assomme.

66e. — Un Samson aux prises avec un lion. Sujet gravement mutilé.

67e. — La marchande de poires. Elle tire d'un sac de beaux échantillons de sa marchandise qu'elle paraît offrir aux passants.

68e. — Le fou bouffon. C'est un joyeux bossu, de figure comique et en costume de fou, qui ouvre avec d'horribles efforts une bouche de grandeur exagérée.

69e. — Le pileur. Nous l'avons fait dessiner (Pl. XV. fig. 2).

70e. — La laveuse. Les bras nus, le tablier aux reins, un simple mouchoir noué autour de la tête, elle plonge les mains dans le baquet dressé sur un trépied.

71e. — Le moine. On le reconnaît à son costume, à son chapelet, à son air modeste; le bâton à la main, il marche par les rues, mendiant et priant.

72e. — La religieuse. La guimpe, le bandeau et le voile couvrent le front, les épaules et le cou du personnage, et encadrent élégamment son visage aux yeux baissés. Un livre ouvert est sur une table devant elle.

73e. — L'homme armé. Soldat, bourgeois de garde, caricature des anciens chevaliers, ou hallebardier posé au seuil du chateau?

74e. — Le porte-lambel. Comme d'ordinaire, le lambel n'a reçu aucune inscription.

75e. — La femme galante. Nous la dénommons ainsi d'après le léger manteau qui couvre à peine ses épaules, sa robe dessinant la taille, sa coiffure recherchée, sa boîte de parfums, l'agencement de ses cheveux et la minauderie de son sourire.

Le personnage de l'accoudoir qui suit nous apprendra quel cas il faut faire de cette femme

76e. — Le moqueur. D'un air narquois, il regarde la femme galante, et lui fait la nique.

77e. — L'ivrogne. Buveur sans souci, il a tout son vête-

ment en désordre; il eût même perdu son chapeau, sans le cordon de sûreté dont il l'a muni. Quoique déjà passablement aviné, il ne lâche ni le pot à boire, ni l'écuelle qu'il vient encore de remplir. Comparez-le au buveur du nº 35 ou au ménage en goguette dessiné sur la planche XVI. fig. 4.

78e. — Le gastronome. Sa bouche encore pleine, il vise du regard et du geste un énorme pâté (de canards d'Amiens sans doute) qui orne sa table.

79e. — La courtisane. Ici la surveillance des conducteurs de l'œuvre est en défaut. C'est tout ce que nous avons à dire en présence de ce personnage qui ne nous offre pas de costume à décrire, et auprès duquel celui du nº 75 est une vertu.

80e. — Le huchier. Il promène le rabot sur une planche assujétie à une sorte de chevalet. Le costume est fort soigné.

81e. — La bourgeoise. Aisance, simplicité et modestie dans ce type intéressant de la classe moyenne.

82e. — Le pèlerin. Vous reconnaîtriez entre mille cet intrépide visiteur de Compostelle, de Rome ou de Jérusalem; il a la longue barbe, la moustache, le chapelet à dix grains, le large chapeau, l'escarcelle et le bourdon.

83e. — La malicieuse. Les traits de son visage riant et malin, et le geste de sa main sont l'expression d'une moquerie pleine de gaîté. La tête et la main doivent être remarquées pour le fini de l'exécution; le reste, simplement dégrossi,

laisse voir, au chiquage ou coup de ciseau parfaitement marqué, la manière large et hardie de procéder des entailleurs.

84e. — L'obséquieux. Il salue d'un air aimable et empressé en ôtant son chapeau.

85e. — Jehan Trupin. On le voit entaillant une statuette à l'aide du ciseau et du maillet; et sous l'établi où il travaille si bien, on remarque avec plaisir, à côté de l'écuelle, le pot à boire près duquel il vient sans doute de temps en temps réchauffer son génie (Pl. XV. fig. 3).

86e. — Le gros rieur. Il est fâcheux qu'il n'ait pas plu à l'artiste d'inscrire ce que nous dit son personnage sur la banderolle déployée qu'il indique d'une main.

C'est la fin des accoudoirs des hautes stalles du côté gauche : descendons.

87e. — Le monstre et le singe. Perché sur la croupe du monstre, le facétieux animal ronge un os.

88e. — Le bourgeois armé. Encore un trait qui fait allusion, sans doute, au privilége que les bourgeois avaient de de se garder eux-mêmes.

89e. — Gravement mutilé. Il ne reste qu'une main et deux jambes.

90e. — La brodeuse en bosse. Elle se sert de petits faisceaux de longues bobines chargées de fils pour composer des médaillons à portraits dont plusieurs sont déjà rangés sur une sorte de diptyque.

91e. — L'homme à la besace. Il frappait avec une serpe un objet dont la présence n'est plus accusée que par un bout de corde entre ses mains : pauvre voyageur ou bûcheron, peut-être, qui défend sa vie contre les attaques d'un animal.

92e. — Femme voilée et coiffée d'une toque. Ses deux mains ont été emportées avec l'objet qui nous aurait permis de la nommer.

93e. — Un homme dont les mains sont aussi mutilées.

94e. — Le ménage brouillé. La femme est maîtresse. Elle a terrassé son pauvre mari sous ses pieds et le bat encore, par dessus le marché, à coups de quenouille et de fuseau, circonstance qui ne doit qu'ajouter à l'ignomininie de sa défaite. Le vaincu, qui n'est pas cinq fois gros comme le poing de sa dame, paraît prendre assez bien son parti, riant et se conformant à tout : c'est qu'il croit prudent, pour ne par avoir pis, de se faire petit, bien petit aux pieds de cette femme.

95e. — A droite : Le vieux moine. Longues moustaches, calotte à grandes oreilles, vêtement garni de fourrure.

A gauche : Le dragon terrassé. Un homme lui ouvre la gueule avec de grands efforts et lui arrache la langue.

96e. — L'homme en prière. Mains jointes, regard modeste, chevelure bouclée.

97e. — La sage-femme. En surcot, et les manches relevées, elle porte dans ses bras l'enfant qu'elle vient d'emmailloter.

98e. — Le porte-écu. Tout est grotesque dans ce personnage et fait contraste avec le noble écu qu'il porte. C'est celui de la maison d'Abbeville, comme au nº 47.

99e. — Le monnayeur. Il va frapper, du maillet qu'il lève d'une main, le coin que de l'autre main il applique sur le métal. Sur le bloc massif où se fait le travail, plusieurs pièces déjà frappées. Précieux souvenir des anciens monnayeurs d'Amiens, précurseurs de ceux de notre hôtel des monnaies de 1577.

100e. — La toilette d'une femme. Madame n'a plus qu'à passer la robe de cérémonie qu'elle vient de tirer d'un bahut.

101e. — L'apprêteur d'étoffe. Dans une ville comme Amiens, on ne pouvait oublier un représentant de cette professsion. La pièce se déroule sur une petite table à mesure qu'avance le travail de l'ouvrier dont l'instrument est malheureusement brisé.

102e. — La femme à deux visages. Nous n'inventons rien: cette femme, mais c'est la seule, a réellement deux faces. Faut-il l'appeler la duplicité, l'hypocrisie ou la prudence?

103e — Un fou. Tout en ajustant son capuchon, il vous fait une affreuse grimace. Souliers à la poulaine vieillis de quelque cent ans.

104e. — Le pourfendeur grotesque. Il a l'épée, la cotte de mailles et le casque.

105e. — Le diable dompté par une femme. Impossible de ne pas reconnaître l'esprit malin dans le monstre en tout

semblable à celui qui frappe le saint homme Job à la rampe du bout des stalles basses de ce côté. La courageuse femme lui a fait une large entaille dans le dos au moyen d'un long coutelas : mais le diable en mourra-t-il ?

106e. — A droite : Personnage relevant de ses deux mains son long manteau fermé sur la poitrine par une agrafe

A gauche : L'homme armé d'un sabre.

107e. — Le monstre homme et cheval.

108e. — La chienne en parade. Dressée sur ses pattes, coiffée d'un chapeau, habillée d'un manteau, elle étale ses mamelles gonflées.

109e. — La confession. On ne pouvait mieux tirer parti de la jonction des deux parcloses dans cet angle des stalles. Le confesseur a monté sa coule par dessus sa tonsure et croise les mains sur sa poitrine ; la pénitente joint pieusement les siennes en relevant sous ses coudes son long voile. (Pl. XV. fig. 4.)

110e. — A droite : Le sabotier. Le personnage est mutilé, mois on voit encore le bloc sur lequel il travaillait, la pièce de bois qui est en œuvre, et des sabots par terre.

A gauche : Un oisif. Nonchalamment assis, les bras croisés, cet individu, le dernier de la galerie, semble annoncer à l'entailleur qu'il va trouver enfin l'heure du repos.

Pour vous, lecteurs, tout n'est pas fini : s'il vous plaît de faire plus ample connaissance avec les curieuses scènes que nous venons de parcourir ensemble, étudiez les mœurs du

moyen-âge dans ses historiens, ses théologiens, ses ascétiques, ses philosophes, ses romanciers; voyez les vieilles chartes et les archives des communes, des chapitres et des couvents : et nous vous laissons le soin d'approuver ou de rectifier nos jugements.

Mais, pour qu'il ne manque rien à l'exposé de la cause, veuillez nous accompagner encore dans la visite de nos pendentifs ou culs-de-lampe dont les sujets ont été choisis dans le même ordre d'idées que ceux des accoudoirs.

VI

LES PENDENTIFS.

—

SUJETS DIVERS.

—

Nous allons recommencer pour les culs-de-lampe qui pendent au-dessus de notre tête la visite que nous venons de faire le long de la quadruple galerie des accoudoirs. Les hautes stalles étant seules ornées de pendentifs, nous n'aurons que deux lignes à parcourir au lieu de quatre ; mais, en revanche, le champ que ces jolis piliers-pendants nous offriront sur tout leur contour étant plus étendu, les scènes y seront aussi plus développées et se composeront d'ordinaire de trois ou quatre personnages, avec leurs charmants détails complémentaires de guirlandes, de légers animaux et d'attributs explicatifs.

CÔTÉ DE L'ÉPITRE.

1er. — Le concert. Sous la main de trois individus ailés et frisés, dont deux sont trop vieux et trop grotesques pour être des anges, résonnent la harpe, le rebec et la viole.

2e. — Un moine.

3e. — Une bataille. La lutte est engagée entre deux individus armés de glaives dont l'un tombe frappé de deux coups mortels. Un troisième, armé aussi, se tient coi par derrière. (Pl. XVI. fig. 1.)

4e. — La farce grossière. Un vieux libertin, présenté par deux autres qui lui pressent les reins et le ventre, fait une horrible grimace en s'ouvrant la bouche avec les deux mains. Une femme de tenue fort suspecte occupe le revers du pilier-pendant.

5e. — Les moines moniteurs. Ils tiennent devant eux un grand livre ouvert vis-à-vis le chœur comme pour y faire lire les chanoines ou leur rappeler le devoir de leur charge.

6e. — Le Chef de saint Jean dans un plat. On sait qu'une partie considérable de la face du saint précurseur fut apportée de Constantinople à Amiens en 1206. L'authenticité de cette relique a été soutenue par le prince des érudits français, notre célèbre Du Cange.

7e. — Les anges présentant un cartouche. La légèreté du costume des anges, la tête grotesque du cartouche, et un homme entièrement nu, par derrière, qui semble faire une

niche aux anges, font bien voir que la renaissance païenne approche.

8e. — L'ivrognerie. Ce vice est représenté par un vieux buveur accompagné de deux compères dont l'un lui lève le coude, et l'autre lui baisse la tête pour rapprocher le pot de ses lèvres.

9e. — Le vice. Deux vieux libertins au visage flétri et dégradé, dont on ne peut du reste comprendre les vices infâmes qu'en voyant, au revers du pendentif, les deux personnages avec lesquels ils sont rapport, sont tenus embrassés par un individu de figure plus repoussante et qu'à ses formes hideuses on reconnaît pour le démon du vice. (Pl. XVI. fig. 2.)

10e. — La tête de bouc. Elle est saisie aux cornes par deux hommes entièrement nus. Est-ce encore une scène lubrique?

11e. — Le culte de la Volupté. Deux individus en adoration devant une femme. (Pl. XVI. fig. 3.) Les liens de fleurs qui, des membres de l'idole, passent sur les leurs et les enchaînent, expriment l'asservissement et la faiblesse où les a réduits leur passion.

12e. – Deux anges présentent un cartouche nu.

13e. — Les gens du peuple. Trois personnages s'amusent d'un quatrième en le tirant aux cheveux, et riant des efforts qu'il fait pour se défendre de leur importunité.

14e. — Mauvais jeux. Un individu ailé, replet et sans vêtement, est montré par deux autres qui le tiennent à la fois sur leurs jambes et sur leurs mains.

15e. — La prière des anges. Rien de plus pieux ni de mieux agencé que ces deux petits anges agenouillés dans leurs longues et légères tuniques et tournant les mains jointes vers le chœur, comme pour servir d'exemple aux chanoines.

16e. — Le lambel. Deux vénérables le tiennent gracieusement déployé.

CÔTÉ DE L'ÉVANGILE.

17e. — Jeux d'enfants. Mêlés à de légers feuillages, et leurs bras enlacés les uns dans les autres, ils prennent leurs ébats.

18e. — Jeux libres. Ce motif est presqu'une répétion de celui que nous avons rencontré au n° 14.

19e. — Trois jeunes gens tourmentent des oiseaux qu'ils tiennent par les ailes, un quatrième a été mutilé.

20e. — L'homme en chemise. Il est présenté au public par deux individus chaudement vêtus et coiffés. C'est encore une mauvaise farce.

21e. — Le cartouche fascé d'une tête mordant un anneau. Des individus bien costumés le présentent.

22e. — Les porte-lambel. Ils sont trois à tenir la banderolle, dont deux gros rieurs, l'un en moustache, l'autre en favoris.

23e. — Le miroir et la mort. Une jeune coquette demande au miroir la vérité sur le mérite de ses agréments. La réponse

lui vient d'un voisin importun qui lui montre une tête de mort. (Pl. XVI. fig. 6.) Nous avons déjà vu cette moralité traitée en deux accoudoirs nº 62 et 63.

24e. — Deux jolis anges, supports à un cartouche.

25e. — Le combat singulier. Il va s'engager entre deux vieux mauvais sujets armés de gourdins et de boucliers.

26e — Les brigands. Le premier tient au collet un individu qui cherche à se défendre; le second va le frapper d'un poignard; le troisième, par derrière, est au moins complice, puisque nous le surprenons l'arme nue à la main.

27e. — Le vieil ivrogne. Il n'a plus la force de tenir le pot dans lequel il hume à pleine bouche la liqueur chérie; deux jeunes coquettes lui prêtent secours en riant.

28e. — Les religieux au chœur. L'un tient le livre ouvert, les deux autres chantent pieusement avec lui, le capuchon rabattu sur les épaules.

29e. — Les joueurs de longue trompe. Anges par leurs ailes et leur chevelure, génies païens par leur accoutrement peu modeste, ils mêlent les sons de leurs graves instruments à la grave mélodie de leurs voisins.

30e. — Ronde grotesque. Leurs bras enlacés les uns dans les autres, quatre petits hommes bouffis et replets, qui ont oublié de se vêtir, dansent gaiement autour du pilier-pendant.

31e. — Le ménage en goguette. On ne saurait imaginer de scène plus divertissante ni mieux rendue que celle-ci. La planche XVI fig. 4 nous dispense de la décrire.

32e. — Le revers de la médaille. Sur le devant une jeune coquette que mettent en avant deux femmes mal intentionnées: au revers, un homme usé et dégradé par le vice.

Une autre série de personnages retirés du monde, et faisant la plus rude et la plus comique pénitence, portent sur leurs mains, leurs épaules ou leur dos, et dans toutes les attitudes imaginables la poussée des petites voutes des dais. Ils alternent de stalle en stalle, comme les motifs des piliers-pendants, avec des bouquets accrochés en nid d'hirondelle. Ces sujets sont d'un faire habile, et on ne peut que regretter le grand jour dont on les a forcément privés sur les revers de l'arcature.

Nous avons du côté de l'épitre : 1° deux individus qui portent la charge dos à dos ; 2° un homme qui la soutient sur les bras et sur le dos ; 3° un clerc en longue robe que sa pénible fonction n'empêche pas de chanter; 4° et 6° des femmes qui font preuve de force, de courage et de patience; 5° un manant assis à la manière des tailleurs ; 7° un vieillard écrasé sous le faix; 8° un homme plus jeune portant la main à la tête comme pour se garantir; 9° un personnage entièrement replié sur lui-même; 10° un homme qui ne s'épargne pas pour bien s'acquitter de son emploi ; 11° un autre qui s'est mis à genoux pour mieux présenter le dos; 12° un autre qui porte à son aise, le poing sur la hanche ; 13° un autre encore qui se serre les genoux des deux mains et lève la tête; 14° un farceur qui fait, en s'ouvrant la bouche de ses mains, une

horrible grimace ; 15° un ouvrier robuste entourant de ses bras la nervure; 16° enfin, un fou en robe à capuchon muni d'oreilles, la marotte à la main.

Du côté de l'évangile, ce sont : 17° deux anges présentant un livre ouvert ; 18° un personnage élégant, qui ne paraît pas fait pour ce rude labeur ; 19° un vieux grognard à longue barbe et moustaches ; 20° un individu en robe flottante, portant avec effort de ses deux mains tendues en arrière ; 21° un joyeux buveur tenant en l'air sa bouteillle bien légère sans doute ; 22° un homme obése à qui cet exercice fera du bien; 23° un bon vieux moine qui remplit sa charge en conscience; 24° un vieillard que le poids écrase; 25° un vieillard tenant un lambel ; 26° un jeune ribaud qui pense à tout autre chose qu'à tendre son dos à l'arc-ogive. Mais la jeune fille qu'il poursuit n'est pas d'humeur à rire: elle le renvoie à son labeur avec un bon soufflet; 27° un homme donnant à un oiseau perché sur son poing du grain qu'il puise dans un sac; 28° un tambourin ; il est reproduit Pl. XV fig. 5. ; 29° un ange chantant sur un livre; 30° un joueur de longue trompe; 31° un homme de bonne mine qui n'a pas cessé de rire depuis trois siècles malgré le poids qui l'écrase.

Ces trente-et-un pendentifs intérieurs, que nous n'avons fait que nommer, forment avec les trente-deux de l'extérieur une série nombreuse non moins digne d'être étudiée que celle des accoudoirs. Il y a lieu de croire que ces intéressantes sculptures sont le fait d'artistes publiant leurs réminiscences de livres ou images de morale, croquant au sérieux, ou avec charge, les types des diverses professions, ou copiant les

scènes publiques et les plus communes que les passions du temps reproduisaient sous leurs yeux. Peut-être, avec de la bonne volonté et en suppléant les sujets brisés, pourrait-on trouver la suite des péchés capitaux et toute leur filiation. Le fait est que les principaux y sont nettement caractérisés.

Par ce côté moral surtout, les motifs des accoudoirs et des pendentifs se rattachent à la série des sujets sacrés, et la complètent plutôt qu'ils ne la déparent. C'est la vie terrestre qui se montre, comme par une échappée, avec ses labeurs, ses passions, ses luttes et ses défaillances, dans le vaste champ où la vie céleste surabonde, prodigue d'enseignements, de consolations et de promesses.

VIII

CONCLUSION.

Le nombre de quatre cents sujets dont nous avions annoncé l'existence sur notre boiserie n'était donc pas exagéré. Cent soixante-huit de l'ancien Testament ont passé sous les yeux du visiteur avec les miséricordes, les rampes, et quelques panneaux des pyramides et des dossiers ; quarante-six ont comparu aux grands panneaux des montées, des dossiers et des pyramides pour raconter la vie de la Mère de Dieu; cent vingt-deux viennent de défiler avec les accoudoirs, et soixante-trois avec les pendentifs; les quatre personnages qui s'élancent au sommet des flèches forment le complément de cette intéressante addition Un pareil fait est vraiment merveilleux et inouï, et il fallait, pour le rendre croyable, le constater jusqu'à l'évidence. Il le fallait aussi pour que le lecteur, même le plus crédule, ne se récriât pas devant le résultat du calcul que nous avons fait de tous les personnages, hommes, animaux, monstres, figurines qui ani-

ment ce magnifique meuble. Nous en avons compté jusqu'à trois mille six cent cinquante, sans y comprendre, bien entendu, tout ce que les mutilations, les déprédations et la suppression de dix stalles ont empêché de se présenter au dénombrement. C'est de quoi peupler les porches de trois ou quatre cathédrales, voire même de celles que l'on bâtissait jadis.

Les bornes de cette notice permettent à peine d'aborder une tache plus importante: l'appréciation de nos sculptures au point de vue de l'art. A l'époque de nos stalles, la lutte entre les mystiques et les naturalistes venait de finir. La renaissance triomphait en Italie sous le règne de Léon X; le patronage que François 1^er^ accordait aux arts lui ouvrait l'entrée de la France. Sans décider si les partisans de la beauté purement spirituelle avaient mérité ou non les reproches que leur attirait alors, et que leur vaut encore aujourd'hui, leur oubli plus ou moins volontaire des règles de l'anatomie et de la beauté purement physique, remarquons seulement que la victoire allait bientôt cesser d'être glorieuse à l'époque classique, par les excès dans lesquels commencait déjà à tomber la statuaire du XVI^e^ siècle, en méconnaissant toute autre beauté que celle des formes, et semblant oublier que le souffle de Dieu sur le corps du premier homme avait été un souffle de vie intellectuelle, religieuse et morale, en même temps qu'un souffle de vie purement naturelle et sensible. Entre le spiritualisme exclusif du moyen-âge et le désordre du sensualisme qui a sitôt déshonoré la réforme artistique, il était un milieu, un heureux accord. Quelques-uns

l'ont voulu, il a du exister quelque temps dans toutes les branches des arts dépendant du dessin, quoique sans doute à des époques diverses pour chacune d'elles et pour chaque contrée. Gloire aux monuments, fruit de cette trop courte alliance! Notre boiserie de 1508 peut-elle être rangée dans ce nombre? Des juges plus habiles en décideront. Ce qui est certain, c'est qu'elle a conservé quelque chose du beau moral, de la simplicité, de la modestie de l'ordre ancien, et qu'elle n'est pas dépourvue du naturel, du mouvement, de la grâce physique de l'ordre nouveau. Nous parlons surtout des portions de notre boiserie qui sont les plus soignées; celles, par exemple, qui garnissent les rampes, les hauts-dossiers des stalles maîtresses, et les parois des pyramides. Notre cathédrale offre des points de comparaison aussi nombreux qu'intéressants entre les trois époques si dissemblables du XIII^e^ siècle, du XVI^e^ et du XVIII^e^, largement représentées, la première au portail principal et au portail St-Honoré par un ensemble merveilleux de statues et de hauts et bas reliefs, la seconde au chœur par l'admirable boiserie que nous venons de décrire, et la dernière au sanctuaire, dans les chapelles, et ça et là par des rétables, des statues, la chaire, et des monuments funéraires.

La comparaison ne serait pas moins intéressante au point de vue iconographique. En général, les scènes du XIII^e^ siècle sont esquissées à grands traits, sans détails inutiles et avec une mesure exquise. La simplicité, la naïveté, la piété y dominent. On cherche à élever la pensée plutôt qu'à éblouir l'œil. Le XVI^e^ siècle ne s'affranchit guères des types consa-

crés par la tradition, mais il en altère souvent le caractère, et il en amoindrit le sens. Si vous rapprochez, par exemple, les sujets figuratifs de la virginité de Marie, page 39, des sujets identiques du grand portail, vous féliciterez le XV^e^ siècle d'avoir approprié à son œuvre cette belle page du XIII^e^, mais vous le blamerez de n'avoir pas compris que ces prophéties doivent être associées au mystère de l'Annonciation comme au portail, plutôt qu'aux circonstances de la naissance de Marie comme aux stalles. Le retour de la Sainte Famille à Nazareth, page 43, est traité avec une richesse de détails incomparable; mais n'y regrette-t-on pas le trait de piété naïve que présente la même scène de notre portail, où l'on voit Joseph, marchant le premier, tenir les mains jointes avec un air de recueillement et de respect profonds? La peine du travail imposée à notre race est figurée aux stalles par Adam moissonnant un champ de blé : n'est-il pas plus juste de montrer, comme au portail, Adam bêchant la terre? Bornons-nous à ces exemples. Quant au XVIII^e^ siècle, on sait le cas qu'il a fait des traditions, et comment l'iconographie chrétienne a péri sous sa main novatrice. Le XIII^e^ siècle vous édifie et vous fait prier; le XVI^e^ modifie ce sentiment sans le ruiner : demeurez-là, et n'allez pas vous agenouiller devant le XVIII^e^; vous ne prieriez pas, vous seriez peut-être mal édifié.

LES

CLOTURES DU CHŒUR

DE LA

CATHÉDRALE D'AMIENS.

—

Les clôtures en pierre, qui font l'objet de cette notice, sont celles des deux premières travées du chœur que remplissent les stalles elles-mêmes à droite et à gauche. C'est dans les nefs latérales qu'il faut s'arrêter pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de tous ces sujets sculptés et peints, et juger de leur effet.

Ils se divisent en deux parties étagées. La première est le soubassement ou stylobate relevé par des médaillons en menu relief, ou revêtu de peintures à plat, et percé, au côté méridional seulement, de deux niches tombales. La seconde partie, qui est l'étage supérieur, consiste en une série d'arcades profondément creusées, et remplies de personnages en ronde-bosse sur le premier plan, en demi-relief sur les plans intermédiaires, en simple peinture appliquée sur les murs du fond. Il va sans dire que la peinture revêt également toutes

les parties de l'ouvrage, et parois du soubassement, et scènes animées du haut en bas, de telle sorte que le nom d'enluminure convient tout aussi bien à cette œuvre, que celui de bas-relief qu'on lui donne habituellement. L'arcature qui encadre les niches, et qui forme la partie architecturale de l'œuvre, n'a pas été peinte. Elle se recommande par l'élégance de sa coupe, la grâce de sa frange dentelée, et la richesse de son couronnement à jour qui le dispute pour la finesse et la légèreté au couronnement des stalles.

Il n'existe aucune incertitude ni sur l'époque à laquelle ces riches murailles ont été élevées, ni sur les noms de ceux qui en ont fait les frais.

La date de 1531 est inscrite au-dessous de la première arcade du côté de l'évangile; il n'est pas douteux qu'elle ne soit commune à tous les sujets du même côté, évidemment conçus et exécutés d'un jet, quoiqu'émanant des libéralités de deux familles différentes. La famille de Louvencourt a fait don de la première travée ; la famille Coquerel, de la seconde. Les blasons de ces familles ont été effacés ou détruits en 1793.

Du côté de l'épitre, l'œuvre entière est due à la générosité du chanoine Adrien de Hénencourt, doyen du chapitre. Ce riche et libéral bienfaiteur termina de son vivant la première partie du monument dont il voulait faire les honneurs aux restes de son oncle Ferry de Beauvoir, qu'il y fit en effet transférer de Montreuil en l'année 1489. Il fit faire la seconde dans le dessein d'honorer sa propre sépulture, suivant une

disposition de son testament par laquelle il « donne son corps à estre inhumé au plus près de l'histoire de l'Invention Mr. S. Fremin. » Cette travée était en œuvre pendant qu'Adrien de Hénencourt faisait son testament en 1527.

La main vandale et impie de 1793 a fait ce qu'elle a pu pour anéantir ces monuments glorieux de l'histoire d'Amiens. Il y a peu d'années encore que l'œil de l'ami des arts, aussi bien que le cœur de l'homme religieux, était attristé par des mutilations qui auraient pu aller jusqu'à une destruction complète, sans le zèle, qui ne fut pas alors exempt de péril, du citoyen Lécouvé, maire de la commune, et de l'abbé Lejeune, depuis chanoine de la cathédrale. Au fond de la chapelle St-Éloi, sur une porte en lambris qui masquait la porte ancienne et qui a été supprimée en même temps que le reste des boiseries derrière lesquelles avaient disparu depuis un siècle les sybilles et toutes les murailles de pierre, on lisait encore, il y a peu d'années, un triste mais précieux témoignage des excès dont les auteurs semblent se désigner eux-mêmes. L'inscription était tracée en lettres cursives aux maigres jambages à l'aide d'un menu poinçon ou d'une simple pointe de canif; la voici: « Les républiquains (sic) Lillois ont trouvé de toute indignité de laisser dans un temple de la Raison tant de hochet (sic) du fanatisme. » *Signé* « Dubois. » La partie de l'œuvre où figurent des évêques est celle qui avait choqué le plus ces fougueux Lillois, de passage à Amiens, et qui a été le principal objet de leur brutale fureur. Pour l'archéologie, ces mutilations sont irréparables; pour la décoration du lieu saint, il y a la ressource d'une restau-

ration intelligente. Le vœu des fidèles, en présence de débris ruineux dont l'aspect attristait également la religion et les arts, appelait cette restauration : elle fut généreusement entreprise en 1847, sur l'initiative de l'évêque d'Amiens, par le Conseil général du département qui voulut en supporter tous les frais.

Le côté méridional, ou de l'épitre, est consacré à l'histoire de la vie et du culte de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, et aux sépultures de Ferry de Beauvoir et d'Adrien de Hénencourt.

Le côté septentrional, ou de l'évangile, est consacré à l'histoire de la vie et du culte de saint Jean-Baptiste. C'est l'ordre que nous allons suivre.

COTÉ DE L'EPITRE.

LE DONATEUR.

TOMBEAUX DE FERRY DE BEAUVOIR ET D'ADRIEN DE HÉNENCOURT.

HISTOIRE DE SAINT FIRMIN.

I

LE DONATEUR.

L'image de l'illustre donateur Adrien de Hénencourt se montre à nous la première, un peu en dehors des cadres, à genoux sur un colonnette et tournée vis-à-vis saint Firmin que les grands et le peuple reçoivent, sous la première arcade, à la porte d'Amiens. Il est représenté en habit de chanoine, c'est-à-dire en surplis et l'aumusse sur le bras, faisant son offrande la tête nue, les mains jointes, ainsi que cela se pratiquait, à cette époque, en toute donation de vitres, peintures et monuments. On a mis à ses pieds son blason, et sur la colonnette sa devise favorite

Tolle moras qui caractérise si bien son active volonté et son zèle ardent pour la gloire de la maison de Dieu. La seconde partie de sa devise *Nocuit differre paratis* se lit sur la colonne qui porte, à la suite de la quatrième arcade, la décollation de saint Firmin.

II

TOMBEAU DE FERRY DE BEAUVOIR.

Ferry de Beauvoir parvint à l'évêché d'Amiens en 1454 par l'élection régulière du chapitre dont il était membre, sur la recommandation du duc de Bourgogne. On le voit se rallier ensuite à Louis XI et assister à son sacre qui se fit à Reims en 1461, et puis se rattacher encore au parti de son premier bienfaiteur, et encourir, pour ce fait, la disgrâce du vainqueur de Charles-le-Téméraire. La conséquence des réactions politiques de ce temps fut la confiscation de toutes les redevances que la ville payait à Ferry de Beauvoir, et sa retraite forcée à Montreuil, ville frontière de son diocèse, où il mourut en 1472. Il fut enterré dans l'église collégiale de cette ville, et ce ne fut que dix-sept ans plus tard que son neveu Adrien de Hénencourt lui prépara le sépulcre que nous décrivons, et l'y fit transférer.

Le monument funéraire consiste en une statue de grandeur naturelle représentant le prélat en chape, mitre et

crosse, gisant la face tournée vers le ciel et les mains jointes sur la poitrine. Les figures des douze apôtres composent l'ornement en broderies de la bordure ou orfroi de la chape. Les pieds chaussés s'appuient sur un lion, symbole du courage.

Au fond de la niche funéraire, l'assemblée des douze apôtres se présente avec un grand développement et des détails intéressants. Ils y sont peints à fresque, nimbés d'or, avec leurs insignes distinctifs et des phylactères sur lesquels chacun d'eux porte celui des douze articles du symbole dont une tradition, plus ou moins fondée, leur attribue la composition, et qu'ils semblent se réciter les uns aux autres, à en juger par leur pose respective et leurs gestes. S. Pierre, avec ses clefs, commence le *Credo*, que continuent, André s'appuyant sur sa croix, Jacques-le-Majeur en habit de pélerin, Jean tenant le calice d'où sort l'esprit du mal, Thomas muni de l'équerre, Jacques-le-Mineur avec le bâton de foulonnier, Philippe avec la croix à longue tige, Barthélemi le couteau en main, Matthieu avec la lance, Judde avec la hallebarde, Simon avec la scie, et Mathias avec l'épée. Deux moines pleureurs sont peints assis aux deux bouts de la niche, à la tête et aux pieds du mort.

Des peintures du genre de celles qui enrichissent les parois de la niche tombale couvrent également, au dehors, toute la surface du mur de soubassement et en complètent la décoration d'une manière très-heureuse. Au-dessous de la niche, s'étale un riche drap mortuaire en étoffe tissue d'or et émaillée de brocard en soie ou en argent, et sur

ce fond éclatant et splendide traversé par une longue croix blanche, des symboles d'espérance : au centre, l'agneau divin ; aux angles, l'aigle, le bœuf, le lion, et l'ange représentant les évangélistes. Deux chanoines en soutane rouge, surplis et chape, soutiennent par les extrémités cette riche tenture. Il ne faut pas passer outre sans remarquer ce que l'artiste a fait gagner encore à ce sujet principal de son tableau, en imaginant de ne le faire montrer qu'avec mystère par deux anges vêtus de tuniques blanches comme au tombeau de Jésus-Christ ressuscité. Les deux rideaux rouges que ces anges tirent chacun de leur côté, pour découvrir le cénotaphe, produisent un effet qui serait dramatique, sans le défaut de relief qu'on reproche aux peintures murales de ce temps.

III

HISTOIRE DE SAINT FIRMIN.

L'histoire du saint, à partir de son entrée dans la ville d'Amiens, occupe les quatre niches de la première travée en commençant par la plus rapprochée de la nef. Chaque scène est expliquée par une inscription placée au-dessous, que nous reproduirons exactement, et qui nous dispensera souvent de plus longs commentaires. Ces inscriptions ou légendes, quoique gravées en creux, paraissent, par un effet de peinture, disposées sur autant de longues feuilles de papier fixées, par leurs quatre coins, avec des pains à cacheter.

PREMIÈRE ARCADE. — ENTRÉE DE SAINT FIRMIN.

Le disieme de octobre amiens. Sainct fremin fit premiere entree.
Dont faustinien et les siens. Ont grande joye demonstree.

On voit : la porte de la ville; le saint, crossé, mitré, en chape et aube; le sénateur Faustinien, à la tête des habitants, venant à sa rencontre; la ville, à l'arrière-plan, en perspective, avec ses toits aigus, ses pignons sur rue, ses jardins spacieux, son enceinte fortifiée, un chemin de ronde, une autre porte, au loin une église, etc. Il y a dans les poses et le jeu de physionomie des personnages variété et en même temps unité d'expression.

DEUXIÈME ARCADE. — PRÉDICATION DE SAINT FIRMIN.

Au poeuple damiens anuchu. La sainte loy euuangelique.
Tant que pluseurs deulz adbesthu. A tenir la foy catholique.

Saint Firmin, en chape et en mitre, prêche du haut d'une tribune dorée et damassée de forme carrée. La foule se presse pour entendre sa parole; les femmes sont au centre de l'auditoire et assises sur des pliants ou escabelles, les hommes autour, debout et la tête couverte. Des peintures, au fond, représentent l'enceinte de la ville.

TROISIÈME ARCADE. — BAPTÊME.

Faustinien. la noble attile. Fēme agrippin. famille enfans.
Baptisa abec trois fois mille. Pour ung jour la foy cōfessās.

La noble Attile domine toute la scène avec le saint évêque qui lui confère le baptême. Elle est plongée jusqu'aux reins dans la cuve baptismale, ses mains jointes sur la poitrine. Ses riches vêtements sont entre les mains de deux suivantes. L'immersion de la noble femme n'empêche pas que le saint ne lui répande sur la tête, à l'aide d'une coquille, l'eau régénératrice. De côté et d'autre, les nouveaux convertis se dépouillent de leurs vêtements.

QUATRIÈME ARCADE. — JUGEMENT ET MARTYRE DU SAINT.

Longulus et sébastien. Des ydolastres a linstance.
Le saint martir par faulz moyen. Emprisōneret. et puis sās re.
Que le poeuple en eut congnoissāce. Secretement. contre raison.
Firēt de nuit soubz leur puissance. Trechier sō chief en la prison.

On voit par cette double strophe de rimes que le défaut de prévision et d'ordonnance dans le plan a mis nos historiens-sculpteurs dans la nécessité de serrer, dans un très-petit espace, plusieurs faits dont chacun en particulier avait au moins autant d'importance que quelques-uns des précédents, auxquels on a consacré un cadre entier. Le tableau que nous décrivons nous offre à la fois, la délation des prêtres païens contre le saint évêque, son jugement, les réclamations du peuple, et son incarcération par les mains des séditieux en armes.

C'est en dehors de l'arcade, que l'on voit groupés, sur une colonne isolée, la prison, le saint martyr à genoux, en habits pontificaux, et le bourreau levant son sabre pour le

frapper. A travers les barreaux d'une fenêtre, au-dessus de la porte, s'allongent trois têtes de curieux.

IV

INVENTION DU CORPS DE SAINT FIRMIN.

C'était au commencement du VII^e^ siècle, personne ne savait plus en quel endroit reposaient les précieux restes du très-haut martyr saint Firmin. Le bienheureux Salve, évêque d'Amiens, désirant ardemment avoir révélation du corps du saint martyr, ordonna des jeûnes et des prières, jusqu'à ce que conduit par un rayon du ciel, il alla droit au lieu où reposait le martyr de Jésus-Christ et fit ouvrir son sépulcre. Le corps fut ensuite porté solennellement de Saint-Acheul à Amiens.

Tels sont les faits que reproduisent les groupes de sculptures disposés en quatre arcades dans l'entrecolonnement de la seconde travée du chœur.

PREMIÈRE ARCADE. — PRÉDICATION DE SAINT SALVE.

Sainct saulbe son peuple incitoit· De faire a dieu priere pure·
Desirant sçaboir ou estoit· De sainct fremin la sepulture·

La prédication a lieu dans l'église, du haut d'une chaire hexagone recouverte de draperies. Les hommes sont debout,

la tête couverte; les femmes assises sur des pliants. Tous sont attentifs, à l'exception d'une jeune fille qui distrait beaucoup sa mère, et d'une dame qui dort d'un profond sommeil.

DEUXIÈME ARCADE. — LE RAYON MIRACULEUX.

Sainct saulbe en eslebant les yeulx. Apperçeut du trone dibin.
Cõme ung rais du soleil dessus. Le corps du martir sainct fremin.

Saint Salve a quitté sa chaire, sur le bord de laquelle est restée sa chape, pour aller à l'autel, vêtu seulement de l'aube fleurée d'or, et du manipule. Il est à genoux, ainsi que toute l'assistance qui, la tête découverte et les mains jointes, contemple avec le saint évêque le prodige des rayons lumineux s'échappant d'un nuage pour indiquer le lieu où reposent les saintes reliques. Les rideaux qui accompagnent ici l'autel prouvent que l'usage existait encore en 1530 de dérober aux fidèles la vue du prêtre à certains moments du saint sacrifice.

TROISIÈME ARCADE. — EXHUMATION DU CORPS SAINT.

Quatre ebesques. beaubais. noyon. Cambray. théroumenne. aidant dieu.
Vindrent boir ceste inbẽtion. Eborquez par lodeur du lieu.

Sous les ordres de saint Salve et en présence des quatre autres évêques assistants, un prêtre en aube, étole et mani-

pule, remue la terre à l'aide d'une bêche. Le corps du saint paraît à moitié déterré, les mains jointes, tout revêtu de ses insignes pontificaux. L'assistance se compose d'acolytes portant croix et chandeliers, de chanoines en surplis et aumusse, de clercs en tunique, de laïques la tête couverte. Le jeu de physionomie de tout ce monde fait songer au prodige de l'odeur délicieuse et surnaturelle que les légendistes font émaner de la fosse entr'ouverte, et se répandre assez loin pour évoquer les évêques nommés dans les rimes de l'inscription.

QUATRIÈME ARCADE. — TRANSLATION.

A sainct achoeul en chasse mys. Fut puys en amyens apporte.
Pluseurs malades la transmys. Le depriant eurent saucte.

Saint-Acheul et Amiens sont indiqués par les portes qui donnaient entrée à ces deux différents lieux. Des arbres verts et des blés en épi désignent à la fois le chemin qui conduit de Saint-Acheul à Amiens, et le miracle de la floraison, en plein hiver, de toute la campagne environnante, tel que nous le raconte la légende. Six lévites, prêtres et diacres, portent la châsse sur leurs épaules. Les panneaux du reliquaire sont ornés de dessins figurant en miniature l'histoire de l'Invention. La procession est ouverte par des confrères portant des flambeaux avec écus, elle se termine par les cinq évêques crossés et mitrés. La guérison des malades qui signala cette auguste cérémonie est rappelée par la présence d'un épileptique et d'un lépreux

V

DÉTAILS DE LA VIE DE SAINT FIRMIN.

Cette portion de la légende, divisée en treize jolis cartouches quadrilobés, forme la décoration du soubassement au milieu duquel s'ouvre la niche tombale d'Adrien de Hénencourt. Elle embrasse la vie de saint Firmin depuis son baptême jusqu'à son entrée à Amiens, ainsi qu'il suit :

1r. — Le baptême. L'enfant est plongé dans la cuve jusqu'aux reins. Un prêtre assisté d'un clerc verse l'eau. Le père, la mère et toute la famille se pressent autour, les hommes à droite et les femmes à gauche.

2e. — L'éducation. Le saint, au milieu d'autres enfants, se tient debout près du prêtre, maître d'école, dont il écoute la leçon. Le mobilier de l'école se compose de bancs pour les enfants, d'un siége pour le maître et d'une planche accrochée à la muraille pour recevoir des livres.

3e. — Le baptême de Firme. Saint Saturnin de Toulouse administre le sacrement au père de saint Firmin. Il est assisté de deux diacres en tunique dont l'un lui soulève la chape sur le bras gauche, et l'autre lui présente le rituel. D'autres personnes, femmes, enfants et gens de toute sorte se dépouillent de leurs habits pour recevoir le sacrement.

4e. — La prédication. Agé de dix-sept ans, saint Firmin supplée le prêtre Honeste dans le ministère de la prédication. Il est revêtu du surplis et porte la chausse. L'auditoire environne la chaire, les femmes au centre et assises, les hommes autour, debout et la tête couverte.

5e. — Le sacre. Firmin reçoit la bénédiction de l'archevêque Honorat de Toulouse, tandis que deux évêques lui imposent la mitre. Des clercs tiennent les crosses.

6e. — Saint Firmin en Auvergne. Arcade et Romulus, dont la conversion marqua le passage du saint en Auvergne, sont à genoux devant lui.

7e. — Saint Firmin à Angers. Il aide dans les fonctions du saint ministère Auxilius, évêque du lieu.

8e — Construction d'une église. On voit l'évêque debout au milieu des maçons et tailleurs de pierre, bénissant les travaux en pleine activité : les portes et les murailles de la ville se dessinent à l'entour.

9e. — Guérisons. Un concours d'êtres infortunés, parmi lesquels on distingue un paralytique sur un traineau, un homme à jambe de bois, une femme bossue, un enfant porté à dos, réclament la protection du saint, dont la main est en effet levée pour les guérir.

10e. — Guérison de lépreux. Tout les fait reconnaître : leur costume de couleur sombre, leur isolement au milieu de la campagne, les cliquettes qu'ils tiennent à la main pour avertir au loin de leur approche.

11e. — Guérison d'un aveugle. Le saint lui touche l'œil.

12e. — Autre guérison, opérée par la vertu de l'onction sainte et du signe de la croix.

13e. — L'exorcisme, ou guérisons de possédés. On voit sortir un petit diable ailé de la bouche d'un homme.

Tous ces miracles sont empruntés aux actes du saint.

VI

TOMBEAU D'ADRIEN DE HÉNENCOURT.

La statue couchée de cet illustre bienfaiteur des églises et des pauvres, à la fois donateur et donataire du monument, fait pendant, dans sa niche funéraire, avec l'évêque son oncle. Il est en chasuble, étendu sur une simple natte de joncs qui s'enroule au chevet pour recevoir la tête nue et tonsurée. On peut présumer que cette statue a été faite d'après nature. Nous trouvons en effet dans les comptes d'exécution du testament qu'une somme de « LXVII sous a été paiée à Guillaume Larguien pour avoir tiré et faict le pourtrait dudit gisant d'homme mort. » L'exécution fut confiée à l'entailleur Antoine Anquier et payée XXIIII livres, y compris celle de quatre statues représentant les docteurs de l'Eglise, et qui appartenaient à la clôture de la travée suivante, remplacée depuis, partie par un mur ignoble, partie par une grille. « Pour paindre, estoffer et décorer le gisant ou représentation d'un homme mort..... et les quatre docteurs... » il a été payé XXIIII livres.

L'airain qui avait reçu l'éloge du défunt, aussi bien que la plaque consacrée à Ferry de Beauvoir, n'a pu échapper à la cupidité du gouvernement révolutionnaire. Le texte des épitaphes a été heureusement conservé par nos historiens.

COTE DE L'EVANGILE.

HISTOIRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

—

Cette histoire est partagée en vingt-trois scènes disposées comme il suit. Huit de grande dimension occupent les cadres gothiques dans la partie supérieure; quinze autres de proportions beaucoup plus restreintes, et en bas-relief, forment, sur le mur inférieur ou soubassement, une suite de charmants médaillons quadrilobés.

I

COMMENCEMENTS DE SAINT JEAN.

Les commencements de saint Jean sont reproduits dans les médaillons de la première travée, dont l'ordre est toujours de bas en haut et de droite à gauche du spectateur.

1er. Vision de Zacharie. Il est à genoux, en habits pontificaux, l'encensoir à la main. Il tourne la tête du côté de l'ange qui lui annonce la naissance d'un fils.

2e. Zacharie sortant du temple. Il explique par signes la vision qu'il a eue.

3e. Rencontre de Zacharie et d'Elisabeth à la porte de leur maison. C'est la manière, toute chaste, de ce temps, de représenter que l'enfant a été conçu.

4e. La Visitation. La sainte Vierge arrive, Elisabeth accourt à sa rencontre.

5e. Séjour de Marie près d'Elisabeth. Les deux saintes sont assises sur un même siége à dossier drapé. Marie présente un livre à Elisabeth.

6e. Nativité de saint Jean. La mère est dans son lit servie par la sainte Vierge, tandis qu'une femme baigne le nouveau-né dans un bassin.

7e. Circoncision de saint Jean. Le grand-prêtre le reçoit dans ses mains, assisté d'un lévite.

8e. Saint Jean nommé par sa mère. Elisabeth est couchée. L'enfant lui est présenté par la sainte Vierge et par une autre femme.

9e. Saint Jean nommé par son père. Zacharie, assis sur un pliant devant un bureau, écrit sur ses tablettes : *Joannes est nomen ejus.*

10e. Saint Jean dans le désert. Il ne porte pas encore son vêtement de poil de chameau. Le livre dans lequel il est occupé à lire annonce qu'il s'instruit lui-même avant d'instruire les autres. Des arbres et plusieurs animaux sauvages indiquent la solitude.

II

VIE PUBLIQUE DE SAINT JEAN.

Les grandes niches encadrées, qui surmontent les médaillons, portent au bas l'indication du sujet, comme pour les scènes de la vie de saint Firmin.

PREMIÈRE ARCADE. — PRÉDICATION DE SAINT JEAN.

Saint jhan preschoit au desert par constance.
Adfin que on feict les pechetz penitance.

Une branche d'arbre, posée horizontalement sur les troncs ébranchés de deux autres arbres, sert de chaire au prédicateur. La foule l'écoute, les hommes debout, les femmes assises sur des siéges de bois. Un manteau recouvre le vêtement de peau du saint. Pour donner à ce lieu l'aspect d'un désert, on l'a accidenté de rochers dans l'intervalle desquels croissent des arbres noueux. Des apparitions de bêtes fauves en complètent l'horreur.

DEUXIÈME ARCADE. — SAINT JEAN BAPTISANT LE CHRIST.

Jhesus entra au floeube de jordain.
Ou baptesme eubt de sainct jhan por certain.

Jésus-Christ, les pieds dans l'eau du fleuve qui paraît couler de Jérusalem dont l'enceinte remplit le fond, reçoit

l'effusion figurative que saint Jean lui administre à l'aide d'une coquille. Un ange à droite tient dans ses mains la tunique du Sauveur. Dans le haut, paraît le Père éternel couronné, le globe terrestre dans la main gauche, bénissant de la droite. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, déploie ses ailes à la hauteur du Père éternel. Deux anges, à droite et à gauche, déroulent un lambel d'or sur lequel on lit : *Hic est filius meus dilectus.*

TROISIÈME ARCADE. — SAINT JEAN RÉVÈLANT SA MISSION.

Interrogue sainct jhan quy il estoit·
Dict estre voix quy au desert prescheit·

Saint Jean est accosté dans son désert, et au milieu des animaux sauvages, par des prêtres et des lévites de la secte des pharisiens. L'un d'eux tient un rouleau en main, et semble interpeller le saint précurseur; un autre a le sabre au côté.

QUATRIÈME ARCADE. — SAINT JEAN MONTRANT L'AGNEAU DE DIEU.

Sainct jhan voyant jhesus vers luy marcher·
Veci le agneau de dieu (dict-il) tres cher·

Saint Jean au milieu du tableau voit venir à lui Jésus, et le montre du doigt.

CINQUIÈME ARCADE. — SAINT JEAN DEVANT HÉRODE. — SON EMPRISONNEMENT.

Pour arguer herode de adultere·
Sainct jhan fut mis en prison fort austere·

Cette arcade renferme deux scènes distinctes. Dans la première, Hérode assis sur son trône à bas dossier, environné de sa cour, Hérodiade à ses côtés lui mettant la main sur l'épaule, vient d'entendre les reproches de saint Jean qui est en face de lui, et donne l'ordre qui s'exécute dans la seconde scène, où l'on voit deux gardes, l'épée au côté, introduire le saint, lié et garroté, dans une prison bastionnée et crénelée. Saint Jean ne porte plus que l'humble habit de peau des pénitents.

SIXIÈME ARCADE. — DANSE DE LA FILLE D'HÉRODIADE.

De herodias la fille demanda·
Le chef de sainct jhan. herode le accorda·

Hérode et Hérodiade, la tête couronnée, sont seuls assis à une table chargée de mets. Le prince penche la tête vers l'épouse adultère. La sacrilége danseuse, foulant un tapis sous ses pieds, étale sa riche parure et son immodestie en présence de l'assemblée. Un valet sur le devant, et dans le fond une servante portent un plat sur lequel est une volaille dressée. Un singe, assis sur le carreau, semble symboliser la malice des trois héros de cette scène.

SEPTIÈME ARCADE. — DÉCOLLATION DE SAINT JEAN.

En prison fut sainct jhan decapite·
Pour avoir dict et presche berite·

Le cadre est presqu'entièrement rempli par la prison ou château de Macheronte, espèce de tour garnie de fenêtres au-dessus des creneaux à travers lesquels on aperçoit les têtes des gens avides du sang qui coule sur le seuil de la large porte. On y voit en effet le corps de saint Jean dont l'exécuteur vient de trancher la tête. Il la présente à Salomé qui la reçoit froidement dans un plat.

HUITIÈME ARCADE. — LE CHEF DE SAINT JEAN AUX MAINS D'HÉRODIADE.

Le chef sainct jhan fut a table pose·
Puis dun cousteau dessus loeul incise·

La tête du martyr est sur la table entre les mains de l'impudique Hérodiade qui lui perce le front avec un long stylet ou couteau, en présence d'Hérode. Sur le devant, Salomé tombe en défaillance entre les bras d'un serviteur. Un valet tenant en main un plat de volaille, et une suivante témoignent leur surprise. Ce fait ne se trouve pas dans l'Ecriture, mais il est appuyé sur l'autorité de plusieurs écrivains. Saint Jérome ne peut contenir son indignation en le racontant : « Ne tire pas vanité de ton action, s'écrie-t-il, elle est celle des cruels scorpions et de la sale cantharide. Il n'y a que

Fulvie et Hérodiade pour avoir traité ainsi, l'une Cicéron et l'autre Jean : ne pouvant supporter la vérité, ils ont percé d'une aiguille coupable la langue qui la leur faisait entendre. »

III

LES RELIQUES DE SAINT JEAN.

L'histoire de saint Jean s'achève au soubassement en cinq médaillons de même forme que les dix que nous avons vus en commençant.

11e. Sépulture. Les disciples de saint Jean, après avoir enlevé le corps, lui rendent le devoir de la sépulture. Hérode ayant défendu qu'on livrât la tête, le tronc seul reçoit cet honneur. Les disciples sont représentés par quatre personnages recouvrant de terre les restes sacrés à l'aide de pelles et de pioches, ou joignant les mains en signe de prière et de douleur.

12e. Concours au tombeau. La légende dorée, d'après des auteurs plus anciens, dit qu'il se fit au tombeau de saint Jean de nombreux miracles. On voit ici des hommes qui prient; des béquilles suspendues attestent l'efficacité de l'intercession du saint.

13e. Les ossements brûlés. Ce fut par l'ordre de Julien l'apostat, dit la légende dorée (au 29 août), que les ossements du saint furent réduits en cendre, parce qu'il n'avait pas

suffi de les disperser pour empêcher les guérisons miraculeuses opérées par leur vertu. Deux païens attisent le feu; on remarque des ossements dans les mains d'un troisième, et parmi les sarments qui alimentent la flamme.

14e. Les cendres jetées au vent. Sur un sol accidenté, se dessine un monceau de cendres, reste du feu représenté dans le médaillon précédent. Un des personnages le remue; un autre agite un van pour livrer au souffle de l'air la cendre des ossements mêlée avec celle du bois profane. C'est la traduction littérale de la légende : *In pulverem redegerunt, et per agros ventilaverunt.*

15e Le chanoine Wallon de Sarton, à son retour de la Palestine, présente à l'évêque d'Amiens le chef de saint Jean qu'il a découvert et obtenu à Constantinople. La remise de cette insigne relique se fait solennellement. L'évêque est en habits pontificaux et le chanoine en surplis; des clercs les accompagnent. On sait que l'authenticité de la portion du chef de saint Jean que l'église d'Amiens a reçue en 1208 a été solidement établie, dans une dissertation spéciale, par le prince des érudits français, notre célèbre Du Cange.

Les monuments dont la description se termine ici étant de date certaine, et l'état des arts à cette époque ayant été souvent apprécié, nous n'avons pas à entrer dans un examen analytique de leur caractère et de leur constitution architectonique. Il n'est toutefois pas sans intérêt de remarquer à

quel point le mouvement artistique et de transition de cette époque se manifeste dans le type des différents groupes de notre œuvre. De la première partie, qui est la vie proprement dite de saint Firmin, à la seconde qui a pour objet l'invention de ses reliques, et de celle-ci à l'histoire de saint Jean au côté opposé, l'art de la sculpture a fait un progrès remarquable. A la raideur des poses et à l'incorrection du dessin succède d'abord, et en moins de quarante ans, un style plus naturel et plus savant; les figures des quatre premiers tableaux ont bien de la variété dans le jeu des physionomies; mais les membres sont tout d'une pièce et inflexibles dès qu'il y a nécessité de les dévêtir pour le baptême. A la seconde travée, nous trouvons de l'ampleur et du mouvement. Mais tournons de l'autre côté du chœur, et nous verrons presqu'à la même époque naître le forcé, le contourné, témoins les valets et les danseuses du palais d'Hérode. Plût à Dieu, toutefois, que la plastique religieuse s'en fût tenue là et ne fût pas tombée à force de progrès jusqu'au profane et au sensuel.

Le caractère de transition que nous signalons n'est pas moins sensible en ce qui concerne les costumes des personnages. Le côté méridional nous offre les costumes contemporains et vrais. Au côté septentrional, nous ne trouvons plus que des costumes héroïques et de fantaisie. On serait même étonné d'un changement si soudain, en si peu de temps, si l'on ne remarquait que la différence devient sensible par le fait même de la rapidité avec laquelle s'opérait la révolution artistique à cette époque de la renaissance.

A cette raison s'en joint une autre, à savoir que la légende de saint Firmin étant une légende locale, il parut tout naturel de choisir pour vêtements des personnages, comme pour le théâtre où ils devaient figurer, les costumes et les lieux qu'on avait sous la main et sous les yeux. C'était d'ailleurs l'ancienne manière; on ne pouvait avoir l'idée de rechercher les lieux et les costumes des Gaulois et des Romains du temps de saint Firmin. Pour l'histoire de saint Jean, au contraire, comme il s'agissait d'y mettre en scène des faits accomplis dans une contrée étrangère et dans des temps plus reculés, les artistes se trouvèrent déterminés à habiller tout leur monde de costumes bizarrement composés de pièces connues et de pièces inventées ou exagérées au gré de l'imagination. Il s'en suit que l'histoire de saint Jean est surtout curieuse et ressemble un peu à celle dont les romanciers de ce temps habillaient leurs héros; tandis que celle de saint Firmin est surtout monumentale et nous offre un vestiaire complet et authentique de 1489 à 1530. Il serait facile d'en relever toutes les pièces et de faire un traité sur la matière : car nous avons dans les huit grandes niches et les treize médaillons de l'histoire de saint Firmin, des rois, des grands seigneurs et du menu peuple; des évêques, des prêtres, des clercs, des enfants de chœur; des magistrats, des hommes de justice et des soldats; des hommes, des femmes et des enfants; des personnages en habits de fête et des gens en négligé; des gens en costume complet et des gens qui se déshabillent et sont presque nus. Il n'est pas une pièce depuis le chaperon et le chapeau, la coiffe, la ré-

sille et la guimpe, jusqu'aux souliers, à la mule et à la sandale, depuis le pourpoint d'hermine et la robe relevée de brocards jusqu'à la veste tailladée, à la jupe de fine laine et à la chemise de toile de Flandre, qu'on ne puisse ici passer en revue avec les vêtements analogues des autres époques et des autres lieux. Cet examen peut avoir son intérêt, en tant qu'il se rattache à l'histoire des mœurs et de l'industrie.

Terminons par un mot, un seul mot sur la peinture qui revêt tous ces groupes et bas-reliefs. Nous l'avons désignée par le nom d'enluminure. Il serait difficile, en effet, de se faire une idée plus juste de ce que devaient être, neufs, ces murs sculptés et peints, que de les comparer à ces splendides et étincelantes têtes et encadrures des pages que nous voyons encore dans nos riches manuscrits du XV^e^ siècle et du XVI^e^. L'or et les plus vives couleurs y sont prodigués avec munificence et en même temps avec art et discernement : ils excitent, au même degré que les stalles, l'admiration de tous.

PROJET DE CLOTURE

DU CÔTÉ DE LA GRANDE NEF.

Parmi les planches qui accompagnent ce volume, la dernière, sous le nº XVII, reproduit le plan de clôture du chœur, du côté de la grande nef, que nous proposions en 1844 comme le plus propre à réparer la double faute qu'on a faite au dernier siècle d'abattre le magnifique jubé qui s'élevait entre la nef et le chœur, et de le remplacer par un mur en maçonnerie sans caractère et de l'aspect le plus disgracieux. Ce projet n'a été ni accueilli, ni rejeté, ni même étudié sérieusement, quoiqu'il y eût, selon nous, bien des motifs de le préférer à plusieurs autres de pur embellissement qui ont été exécutés à la cathédrale depuis cette époque. Nous n'avons pas cru devoir retrancher du nombre de nos planches, dans cette édition, celle qui le représente; car, outre qu'il s'encadre dans une vue du magnifique rond-point de la basilique qu'on sera bien aise de trouver ici, et qu'il donne l'idée de l'effet que produisent les dais pyramidaux des stalles-maîtresses vus de la nef, notre opinion n'a pas changé sur l'utilité, nous dirions presque sur l'urgence, de substituer à l'ignoble mur qui ferme aujourd'hui la droite et la gauche

de l'entrée du chœur un système de clôture qui s'harmonise avec celui des collatéraux que nous venons de décrire, qui rappelle par ses deux tribunes, soit notre ancien jubé, soit les doubles ambons d'autres églises, qui rétablit les deux petits autels de l'ancien jubé si utiles pour les exercices du culte dans la nef, et qui surtout a le mérite de conserver intacte la boiserie du chœur.

TABLE DES MATIÈRES.

LES STALLES.

Pages

I. Notions préliminaires. 1

II. Description générale. 9

III. Les sellettes ou miséricordes, les rampes, les stalles-maîtresses — Histoire de l'ancien testament. 19

Côté de l'épitre :

Stalles hautes—Depuis la création de l'homme jusqu'à la séparation de Laban et de Jacob. 20

Stalles basses —Depuis la séparation de Laban et de Jacob, jusqu'à l'élévation de Joseph. 24

Côté de l'évangile :

Stalles hautes — Depuis l'élévation de Joseph jusqu'à la mort de Jacob 28

Stalles basses. — Depuis la mort de Jacob jusqu'à Job. 32

IV. Les panneaux et les stalles-maîtresses. — Histoire de la Vierge. . 37

Côté de l'épître:

La prédestination 38

La prédiction et les figures. 39

La conception. 39

L'éducation et la présentation au temple 39

La prière et le travail des mains. 40

Le repas et l'étude. 40

Le choix de l'époux et le mariage. 40

L'annonciation et la visitation. 41

Le songe de Joseph — La nativité de Jésus — L'épiphanie — La purification 41

Côté de l'évangile:

Le massacre des innocents. 42

La fuite en Egypte. 42

Pages

Voyage à Jérusalem. — Jésus perdu. — Jésus retrouvé. . . . 43
Les noces de Cana. 43
Marie aux prédications de Jésus 43
Le crucifiement 43
La descente de croix et la sépulture. 44
L'apparition de Jésus à Marie. — L'ascension. 44
La pentecôte. 44
L'assomption et le couronnement 45
V. Les quatre pyramides. — L'ancienne et la nouvelle loi. — Les juifs et les païens. 47
VI. Les accoudoirs. — Sujets divers 51
VII. Les pendentifs. — Sujets divers 69
VIII. Conclusion. 77

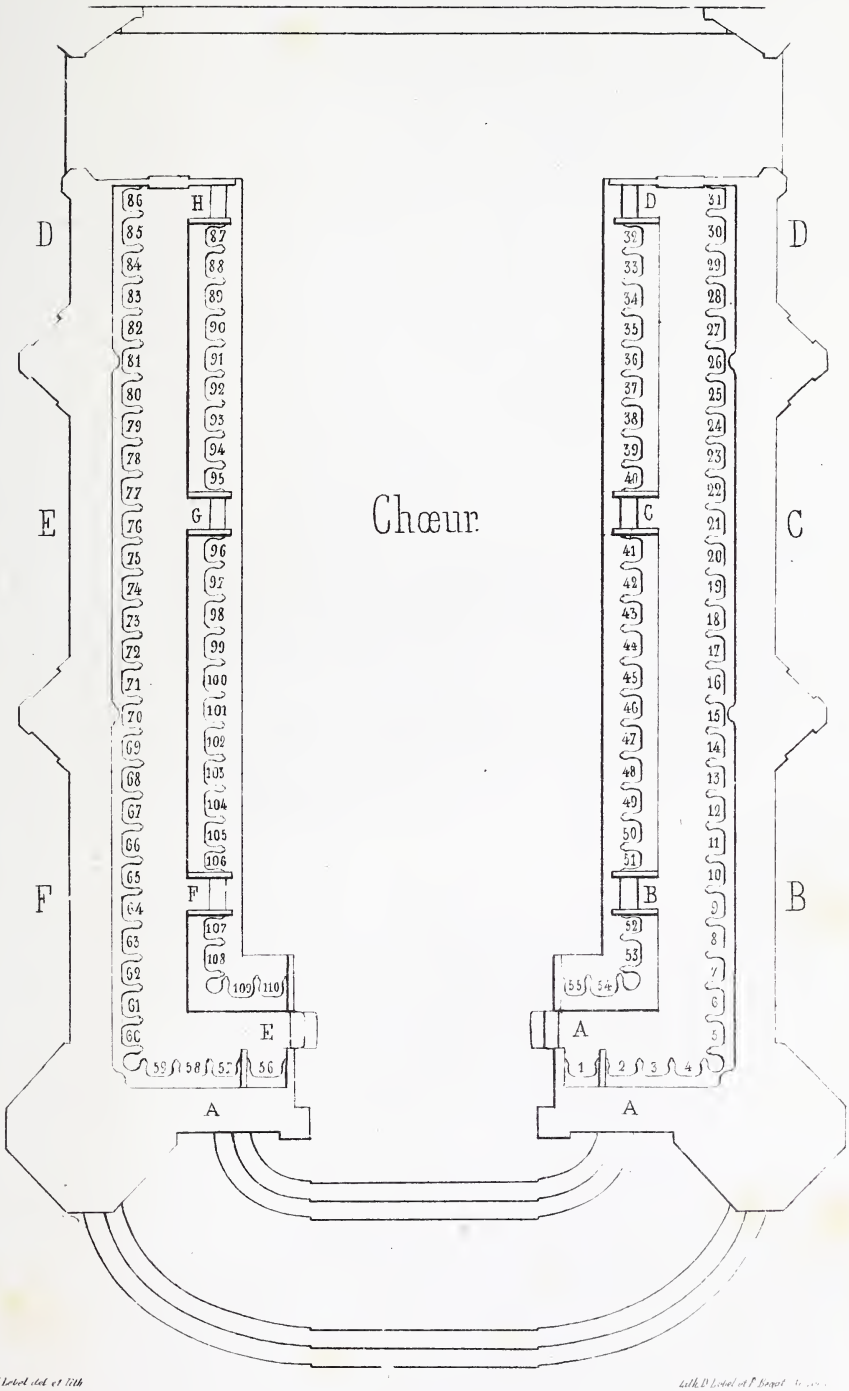
LES CLOTURES.

Notions préliminaires. 81
Côté de l'épître:
I. Le donateur. 85
II. Tombeau de Ferry de Beauvoir. 86
III. Histoire de saint Firmin 88
IV. Invention de saint Firmin 91
V. Détails de la vie de saint Firmin 94
VI. Tombeau d'Adrien de Hénencourt. 96
Côté de l'évangile:
I. Commencements de saint Jean. 97
II. Vie publique de saint Jean 99
III. Les reliques de saint Jean. 103
Conclusion 104

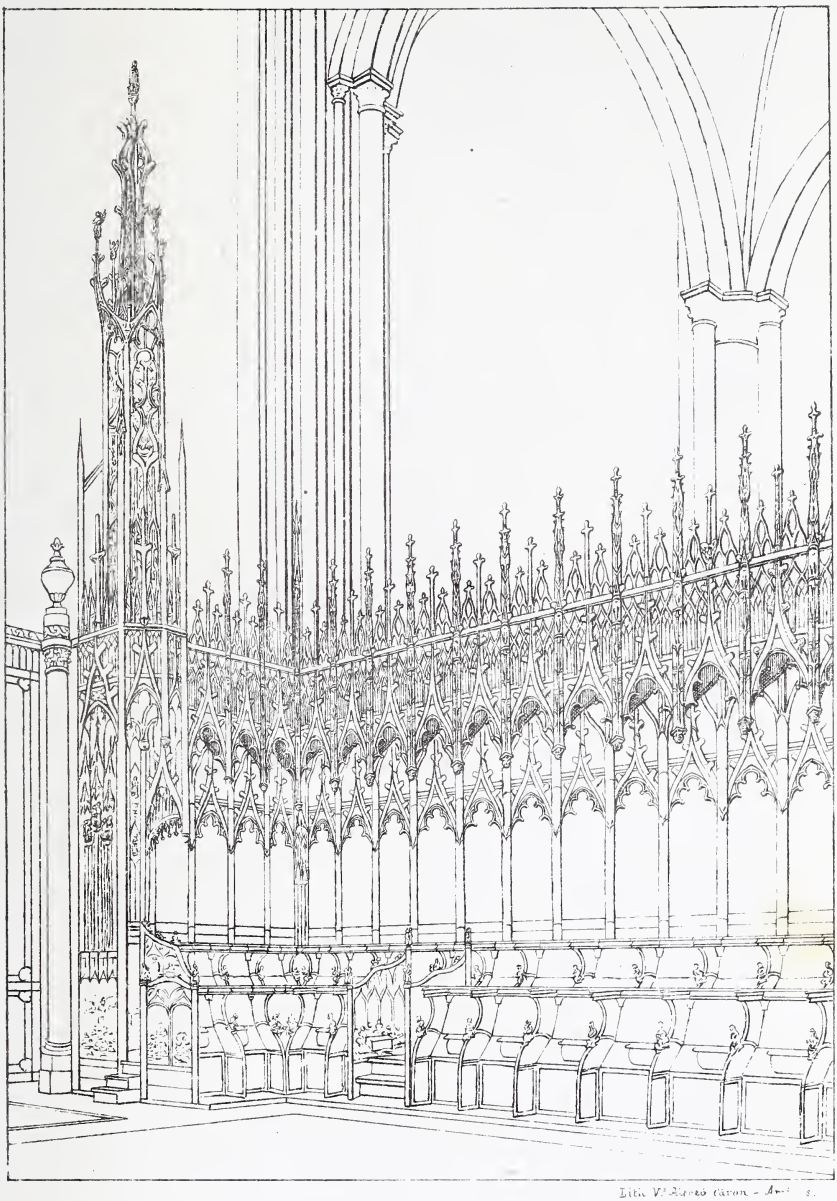
Amiens — Imprimerie Alfred Caron fils, rue de Beauvais, 42.

Pl. 1.

Sanctuaire.



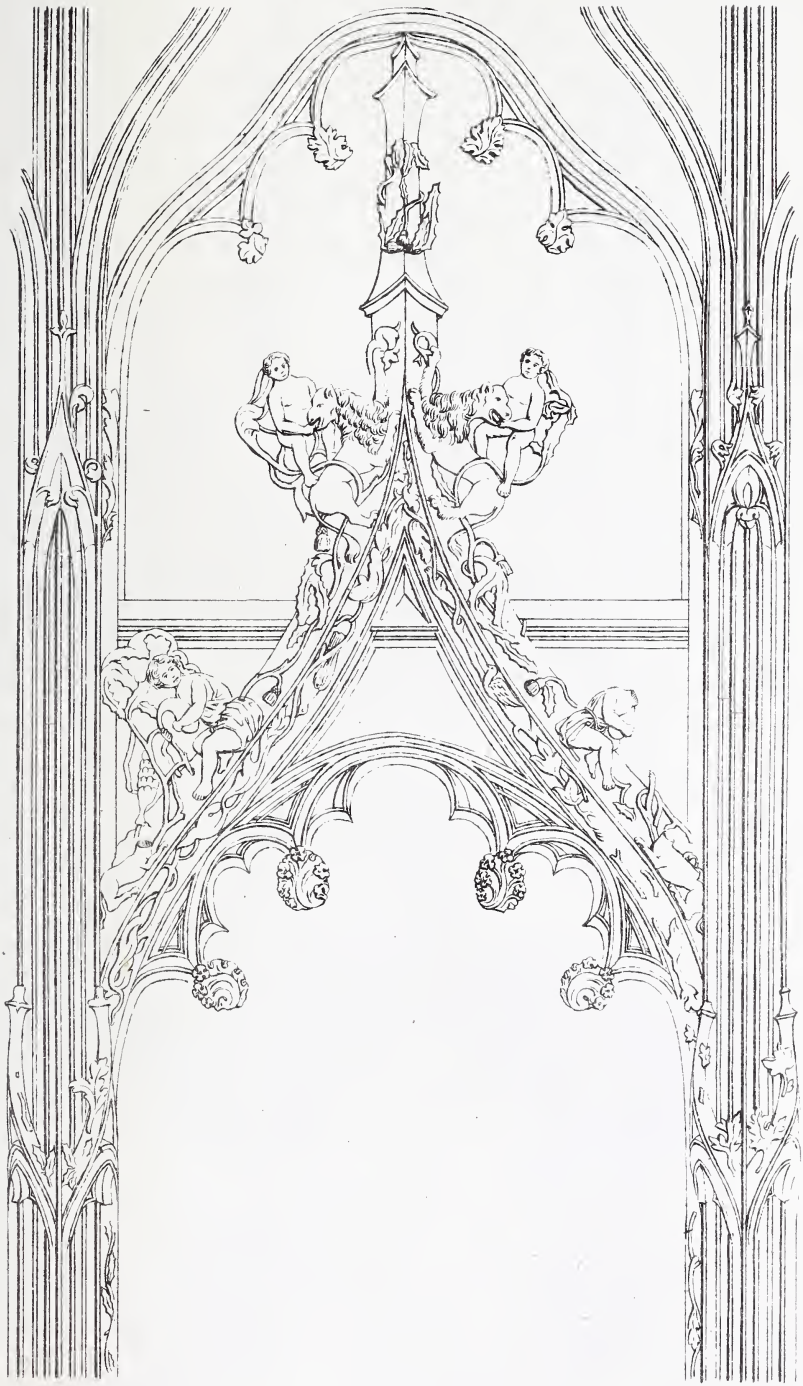
Pl. I bis.



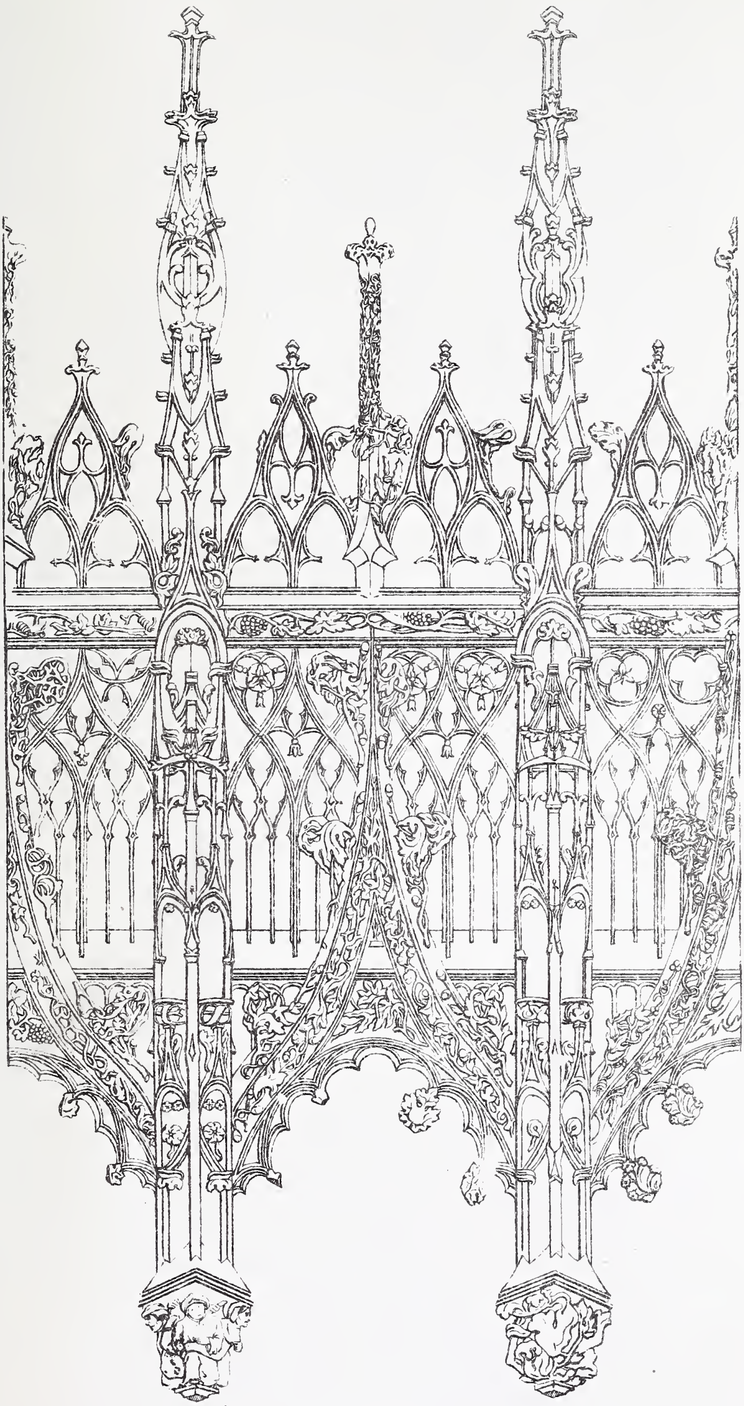
Cathédrale d'Amiens.

Vue partielle des Stalles

Pl. II.



Pl. III.



D[r] Lebel del et lith

Lith D. Lebel et E. Bégat Amiens

Pl. IV.

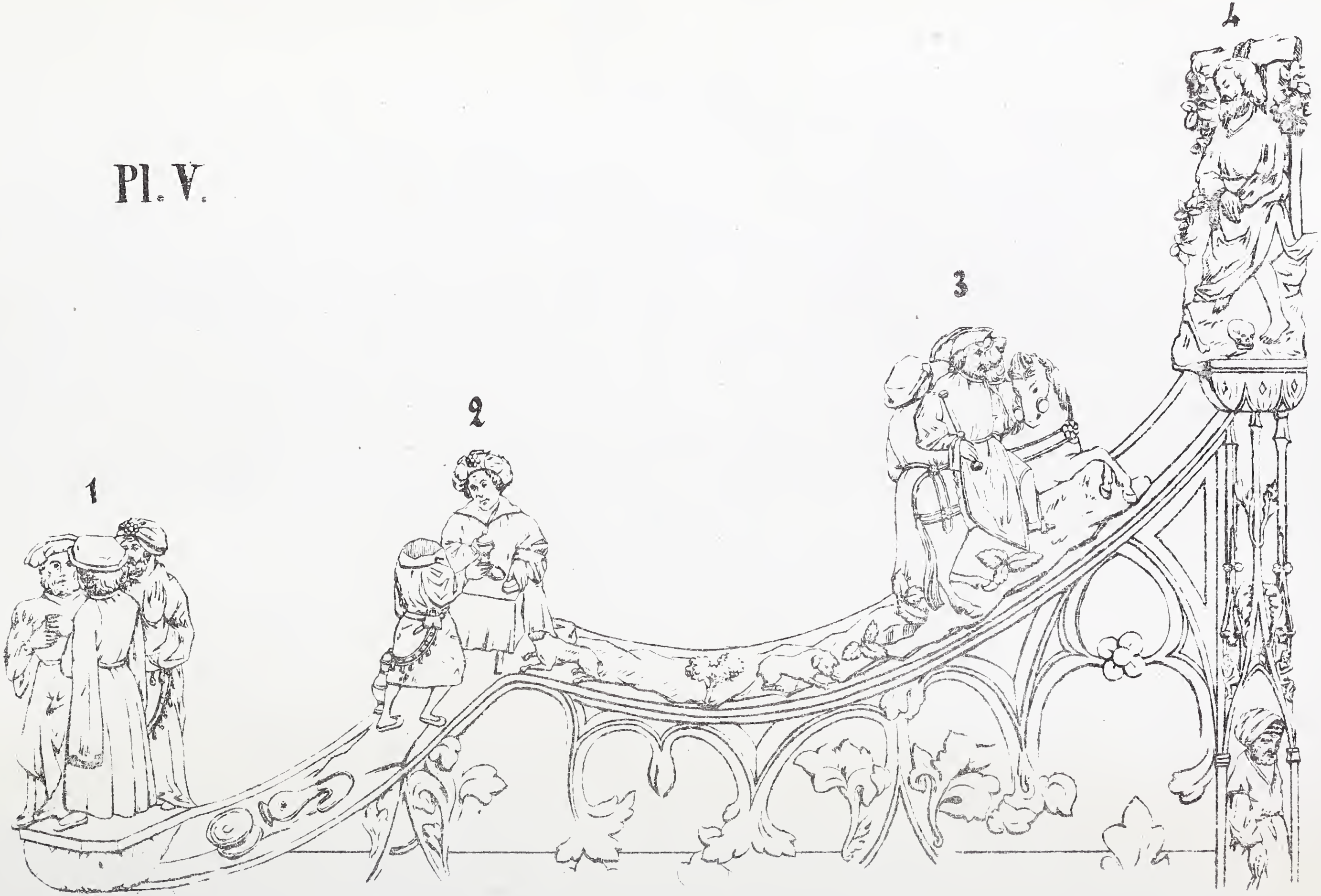
1

2

3

Lith. V.e Alfred Caron, Amiens.

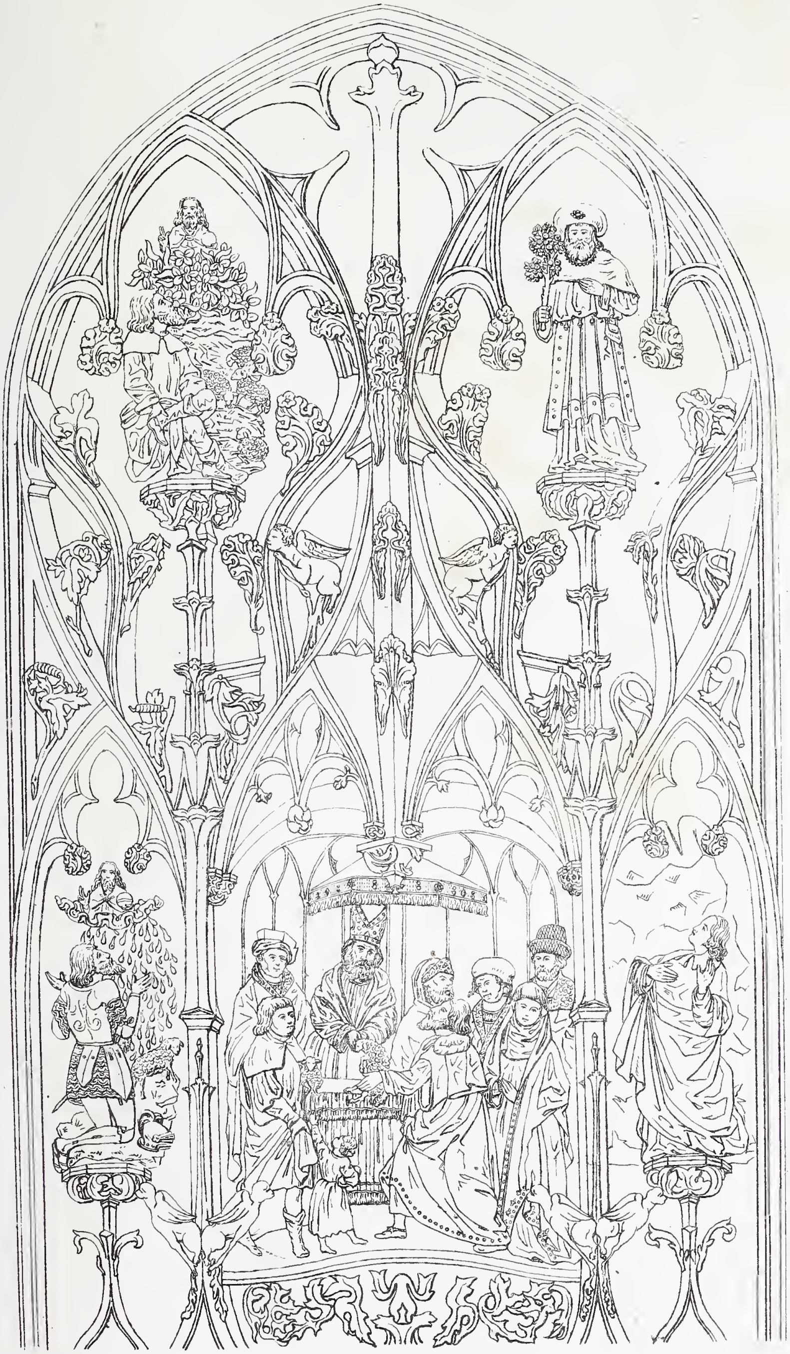
Pl. V.



Lith Ve Alf Caron, Amiens

Pl. VI.

Pl. VII.



D^r Lévêl del et lith.

Pl. VIII.

Del. et lith.

Pl.IX.

1 2

Dr Lebel del et lith

Pl. X.

Lith. Vve Alfred Caron, Amiens.

Pl. XI.

Pl. XII.

V. Lebel del. et lith.

Pl. XIII.

1

2

Pl. XV.

1

2

3

4

Lith. V. Alfred. Caron. Amiens

Pl. XVI.

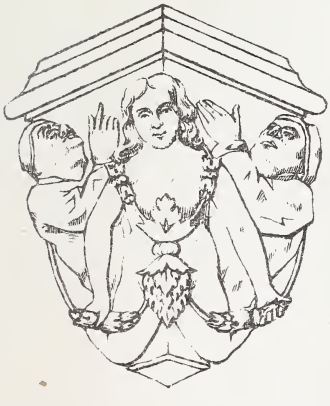
1

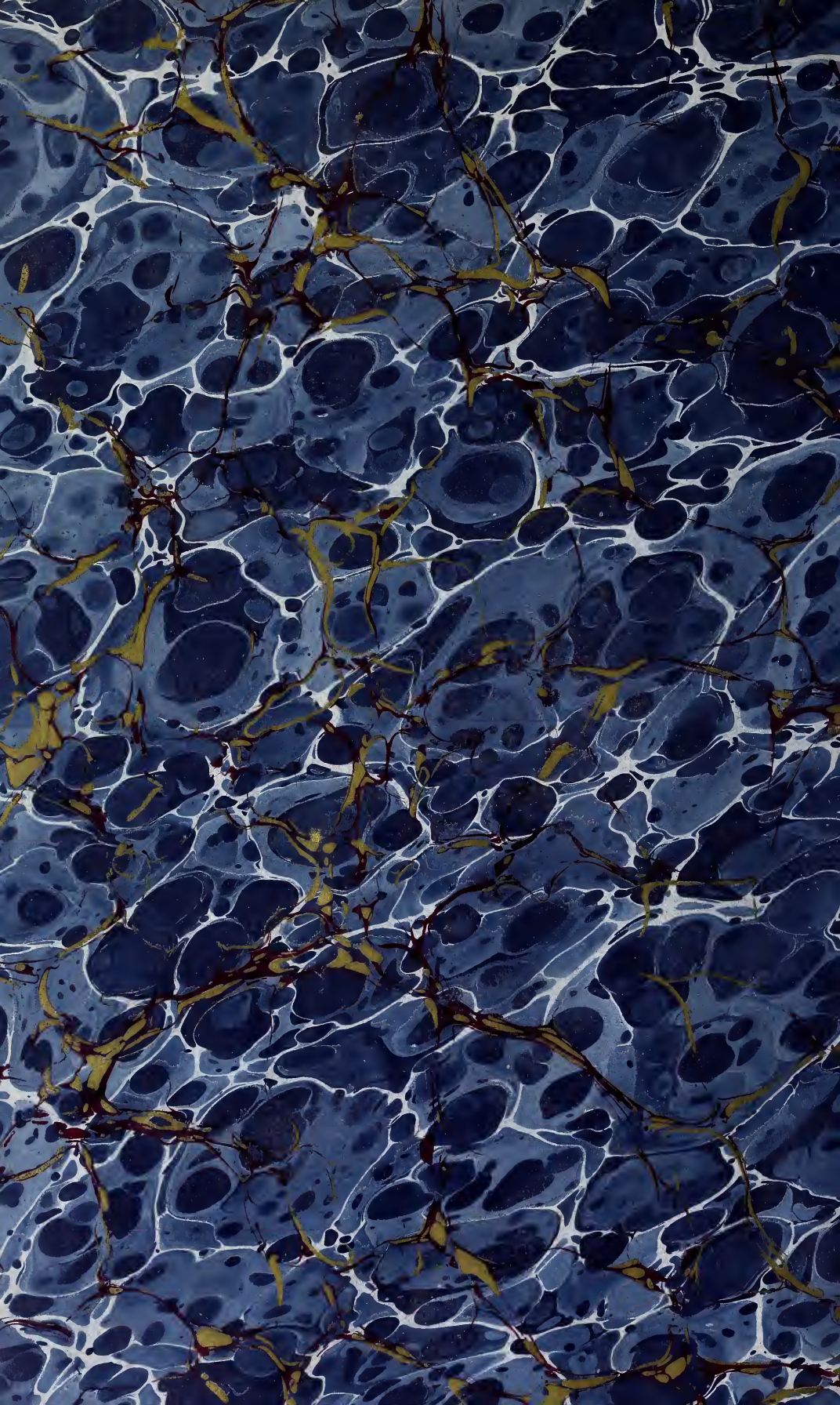
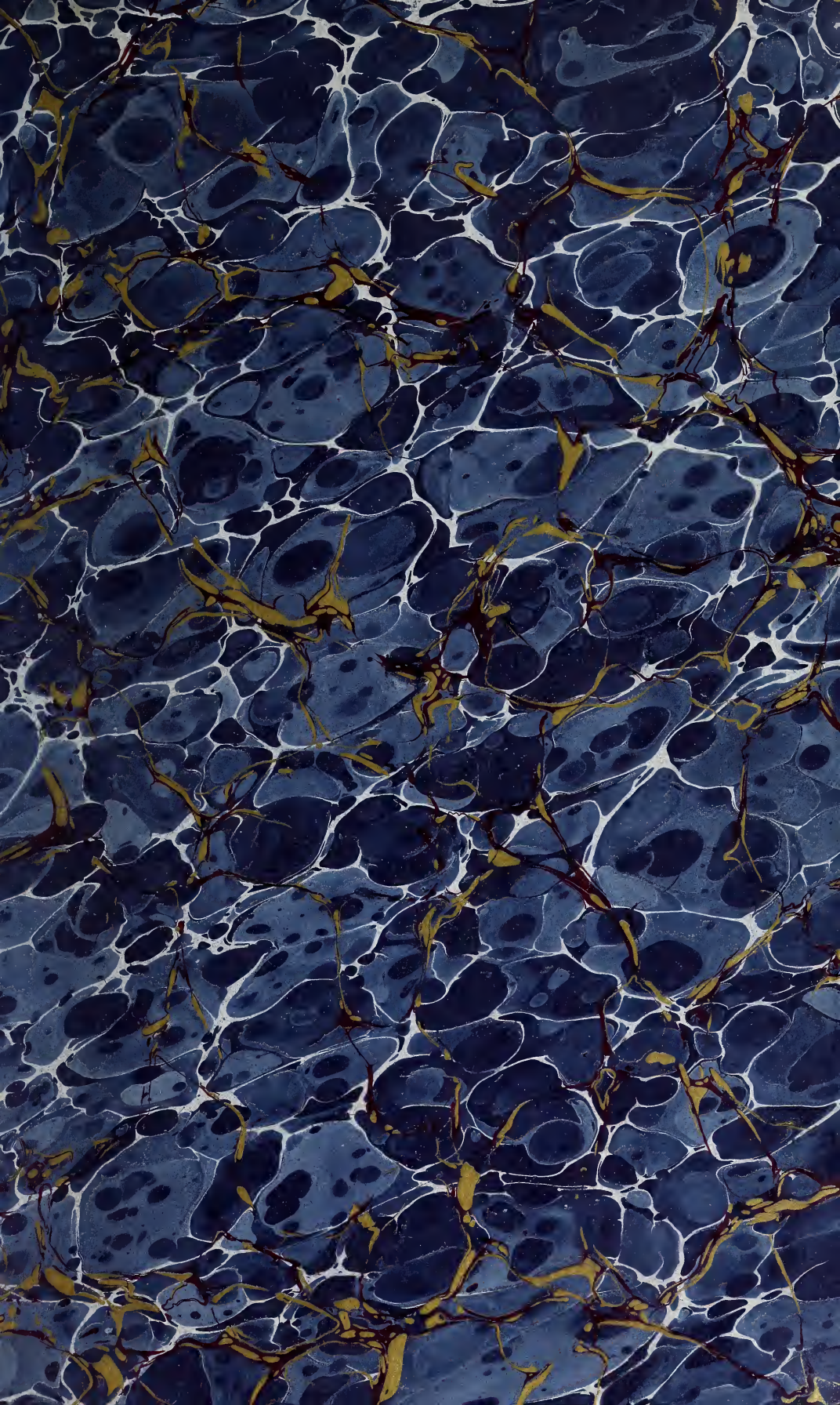
4

2

5

3



6

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01024 6086